

BIBLIOTHEQUE DE LA CIGALE

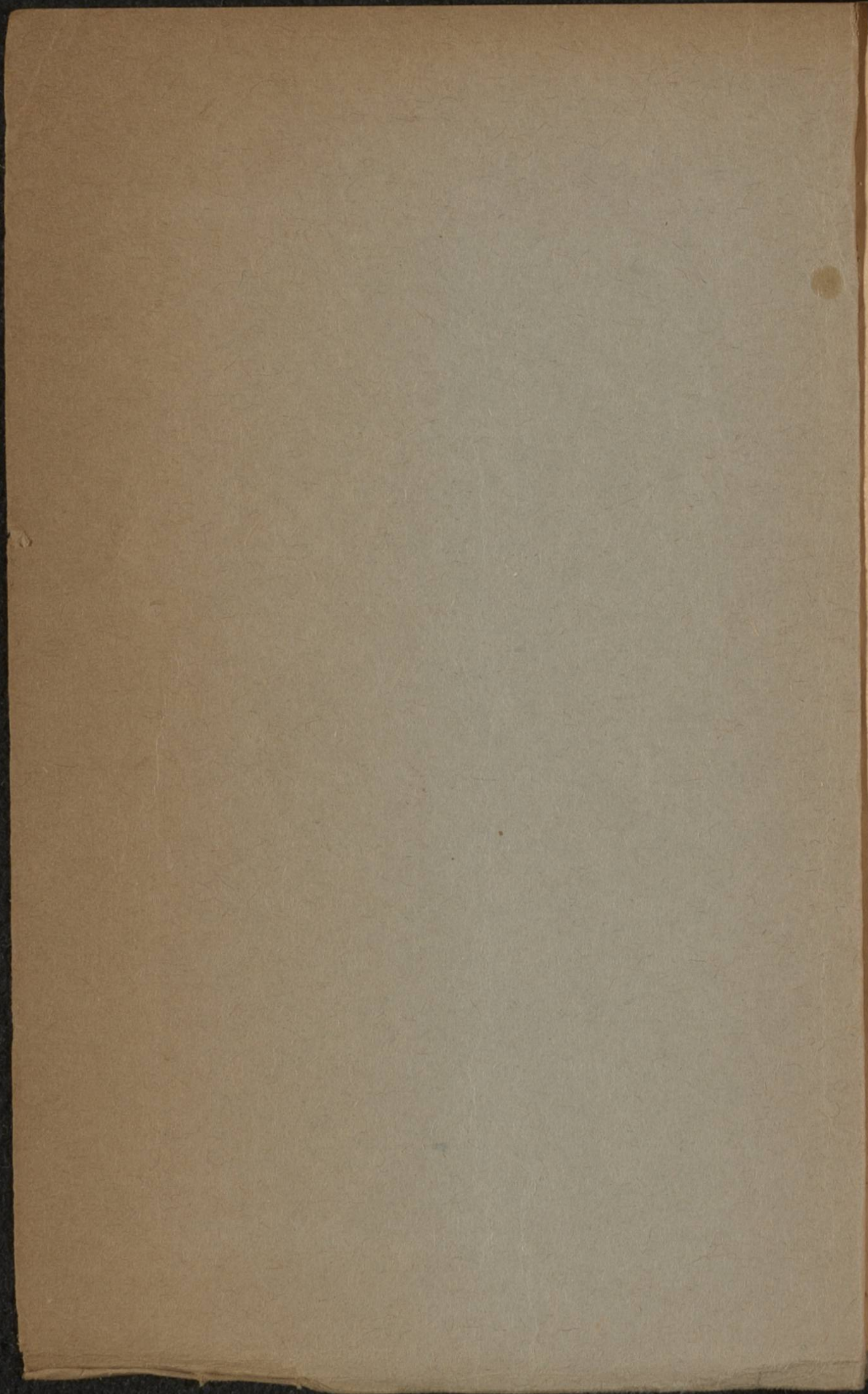
Jean TOUSSEUL

MEDAILLONS



L'HORIZON NOUVEAU

MIA 18703



ms
18703

à Monsieur Jean Légi

Médailleurs

Imprimé en Belgique

Du même auteur
(aux Éditions de Belgique)

Jean Clarambaux :

1. Le Village Gris.
2. Le Retour.
3. L'Eclaircie.
4. La Rafale.
5. Le Testament.

François Stienon :

1. Le Cahier de François Stienon.
2. La Cité fortifiée.
3. Le Livre de Raison.

La Parabole du Franciscain.

La Veilleuse.

Au Bord de l'Eau.

Le Passé.

La Mouette.

Les Oiseaux de Passage.

Le Masque de Tulle.

La Croix sur la Bure.

Lutins.

Humbles Visages.

L'Épine blanche.

Almanach.

La Roche de la Mère-Dieu.

Tablettes.

Feuillets rustiques.

Vieilles Images.

La Dame de la Tour.

Jean TOUSSEUL

MÉDAILLONS

Bibliothèque de



la Cigale

EDITIONS L'HORIZON NOUVEAU
RUE DES VENNES, 125, LIÈGE

*Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires sur papier Japon
numérotés de 1 à 20.*

Avertissement

Quelques mois avant cette guerre, je refis ce que j'appelle ma cure périodique de classiques ; mais, cette fois, je griffonnai quelques notes — que je ne songeais pas à réunir ; elles prolongeaient simplement mon innocent et unique plaisir : la lecture des beaux livres. La guerre vint donc m'arracher à ma tranquillité. C'est ainsi qu'il y a de grandes lacunes dans cet opuscule : Montaigne, Racine, Buffon, Chateaubriand, Hugo, Vigny, Musset, Michelet, Taine, Flaubert, Loti, cinquante autres écrivains de qui j'aurais parlé avec enthousiasme. En revanche, je sens que j'aurais rouvert certains volumes avec moins de ferveur, ou repris quelques rares titres dans une œuvre que j'avais aimée autrefois. En commençant mon petit travail dans les marges des grands livres, j'avais voulu dire les raisons d'une admiration mûrie par l'âge ou d'une réserve d'homme qui ne sépare pas l'œuvre d'art de la vie réelle. Il est évident que je n'apportais rien de neuf à l'histoire des Lettres françaises, mais ces notices s'adressaient, à l'occasion, plutôt à des lecteurs qui, comme moi, aiment à confronter l'esprit des écrivains, et les événements de leur époque. J'estimais aussi que les historiens des Lettres avaient été injustes parfois et l'on trouvera aux côtés de Voltaire, de George Sand, de Balzac, de Daudet : Lesage, Eugène Le Roy, Erckmann-Chatrion et André Theuriet. Je ne renierai pas mes plaidoyers : je n'ai pas grandement mesuré ces écrivains mineurs, mais j'ai essayé de leur rendre la place qu'ils méritent. Bref, mon travail avançait lentement, tranquillement, et je refermais l'œuvre de Racine quand la guerre se rua sur notre pays. Je n'ai pas écrit mes notes sur Racine et je ne retrouverai vraiment le goût de lire que lorsque la Paix luira sur ma

M E D A I L L O N S

maison et sur le monde. J'ai cependant songé à ces notices depuis le mois de mai 1940. Dans le cours de la troisième semaine de juin notamment. Je n'allumais plus le poste de la radio française qu'avec angoisse et, quand j'entendais, dix fois répété, le même vers de la Marseillaise, rauque, désespéré sur des ondes de fortune, je pâlisais. Bien que j'adore la vieille culture française, je suis trop belge pour aimer aveuglément les penseurs et les artistes qu'on nous présentait, à la veille de la guerre, comme les interprètes supérieurs du moderne esprit français, car j'aime ce qui est propre, grave, clair, bien dit. Je n'admiraïs donc pas l'énorme et envahissante production littéraire de la France.

En revanche, chaque nom de ville que je lisais dans les communiqués de guerre en juin 1940, certains noms de villages évoquaient chez moi un nom vénéré d'écrivain ou bien une image pittoresque entrevue dans un roman ancien ; et ainsi s'élargissait chaque jour cette pathétique géographie de mes souvenirs littéraires. Mes vieux auteurs français, mes vieux livres semblaient se courber sous le tonnerre. C'était eux que la guerre arrachait, l'un après l'autre, de mon esprit et de mon cœur. La sanglante débâcle de la France m'a fait souffrir presque autant que l'invasion de mon pays, car, si toute ma pensée m'appartient (et elle n'est peut-être qu'un mélange de gravité nordique et de clarté latine), si ma pensée est née et solitairement s'est développée en moi, elle doit ses premiers balbutiements et je dois la langue de mes livres à la France. Elle ne m'a pas gâté : des pays du nord ont été à mon égard plus généreux qu'elle ; mais ma reconnaissance est ancienne : elle vient du fond de mon enfance, de mes années d'école, de mes premiers essais angoissés d'écrivain. Je pardonne à Paris le mauvais accueil qu'il fit toujours aux livres authentiquement belges ; je ne songe plus qu'au malheur de la France. Mais je crois qu'elle vivra et c'est très doux de l'espérer. J'avais aussi tremblé pour Paris. Je n'ai fait dans cette ville qu'un court séjour ; en

M E D A I L L O N S

revanche, il fut recueilli. J'avais visité les vieilles églises de la capitale, les musées, les rues qu'avaient suivies les génies de la France et les personnages de Hugo et de Balzac. Je m'étais incliné sur des tombes sacrées. Je n'avais rien vu du Paris moderne ; j'avais vécu en compagnie de Pascal, de Bossuet, de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine, de M^{me} de Sévigné, de Jean-Jacques Rousseau, de Michelet. Toutes mes promenades étaient pieuses, silencieuses, et pourtant j'avais le cœur gonflé d'enthousiasme et de reconnaissance. En juin, j'appris donc que les Allemands se ruaièrent vers Paris et, chaque jour, je souhaitais qu'un immense drapeau blanc couvrît ce richissime joyau où reposaient tant de génies pacifiques qui furent, aux grandes heures de leur pays, quelques-uns des flambeaux de l'univers.

Je me disais : « Que Français et Allemands respectent le sommeil de ces trépassés qui n'ont pas voulu « notre » guerre ; que les belligérants respectent aussi les cathédrales sur lesquelles ont sué et saigné tant d'artistes pieux ; les musées où rayonnent des toiles et des marbres qui devraient être immortels ; qu'ils n'épouvantent ni les bonnes gens de Paris ni les petits oiseaux du Luxembourg. » Je revoyais mille images parisiennes : sacrées, splendides ou heureuses. Les Français, prouvant ainsi leur éminent degré de civilisation, livrèrent leur capitale aux Allemands qui la respectèrent. J'ai entendu, en ce temps-là, des Belges insulter la France vaincue, désarmée, inhospitalière. Ah ! j'aurais voulu remettre sur-le-champ à un imprimeur, les brèves études que je venais d'écrire : j'aurais ainsi, en pleine tourmente, rendu à cette France vaincue et humiliée, un modeste écho du tribut d'hommage que lui doivent tous ceux qui, chez nous et dans le monde, ont lu mille lignes de sa langue ailée et précise. Malheureusement, mes « médaillons » n'étaient pas assez nombreux : ils sommeillèrent donc dans leur carton durant quelques mois. Or, peu avant la Noël 1940, un de mes très chers Amis, un prisonnier de guerre rentrant d'Allema-

M E D A I L L O N S

gne, vint me dire bonjour. Il ignorait encore les réactions de notre pays devant les événements. Je lui parlai de la défaite et de l'éternité de la France, et de mes notices. Car mon Ami était un professeur d'athénée — ravi, croyez-moi, de reprendre ses cours. Il me dit que la Belgique spirituelle ne pouvait pas s'enliser dans un sombre silence, qu'il songeait à créer une revue littéraire, et il me demanda de la copie. Bien qu'ils fussent inactuels, je lui offris mes « médaillons » : c'est ainsi que, grâce à mon affectueux confrère, le professeur Jean-Paul Bonnami, ils paraissent aujourd'hui, pareils à des feuillets arrachés d'un gros livre — qui n'est pas écrit.

J. T.

12 juin 1941.

M E D A I L L O N S

Villon

Il y eut, au XV^{me} siècle, un très grand poète qui, durant plus de quatre cents ans, ne fut connu que des érudits. Aujourd'hui encore, des anthologies s'obstinent à l'oublier, et les cours supérieurs de littérature l'ignorèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, ou du moins ne citèrent que timidement son nom et l'une ou l'autre de ses ballades soigneusement expurgées ou défigurées. Il est vrai que François Villon était un poète réaliste : nous ne disons pas licencieux, parce que, même lorsqu'il fait parler une fille perdue, ses vers gardent un tel accent de franchise, qu'on doit le séparer nettement de certains écrivains classiques qui cultivèrent malicieusement le genre licencieux. François Villon ne fut qu'un grand réaliste et, à ce titre, il occupe une place singulière dans la littérature française. Grâce à lui, la vie (que dédaigneraient, qu'ignoreraient ses fameux successeurs), la vie des malandrins et des filles perdues du XV^{me} siècle est venue jusqu'à nous, et la « description » de Villon possède un coloris qu'on ne retrouverait que quatre cents ans après lui. Les écrivains élisabéthains, les grands naturalistes français n'ont rien inventé. Avant l'an quinze cent, un mauvais garçon parisien avait créé la poésie réaliste, et c'était un grand poète : *« Voleur, assassin, et pis s'il se peut, voilà, écrit G. Lanson, voilà pourtant l'homme à qui il faut demander tout ce que le XV^{me} siècle a produit, ou peut s'en faut, de haute et profondément pénétrante poésie : il n'y a pas à en douter, ce malfaiteur fut un grand poète, pour quelque deux cents vers parmi tous ceux qu'il a faits. »*

Il a écrit plus de deux cents beaux vers, mais il faut les cueillir dans un torrent de crudités et d'insolences, et la besogne est parfois difficile, car les diamants sont enfouis dans la fange, les appels désespérés se perdent dans les sarcasmes. Pourtant, et c'est ceci que nous voulions dire particulièrement, malgré sa verve, son effronterie, Villon fut avant tout un poète tragique. Nous di-

M E D A I L L O N S

rons même qu'il ne fut que tragique et que sa narquoiserie grince des dents. Ce polisson, qui n'eut jamais d'autre métier que ceux de coupeur de bourses et de souteneur, fut le grand poète de la mort. Il la voit partout, au bout de la corde qui menace son cou de criminel, mais aussi dans les tavernes, sur le visage agréable des filles perdues, dans le passé, dont il évoque les belles mortes... La mort le hante, l'effraye, il se tourne vers sa mère, vers son père, vers Dieu, vers la Vierge..., il ne sait où donner de la tête, il a peur. Et pour décrire la décrépitude des vieillards et le lent anéantissement des cadavres, il trouve des accents inédits, et qui se perdront pendant quatre siècles.

Voilà pourquoi on eût dû rappeler plus tôt le souvenir de ce grand poète, bien qu'il ne fût qu'un polisson. Lisez ses deux *Testaments*. Ils sont pleins de verve. Ils ne nous font pas rire, parce que, répétons-le, cet insolent reste un tragique, même dans ses crudités. D'ailleurs, Rabelais fut plus heureux que lui, malgré ses gauloiseries. Rabelais amusait, mais Villon, escroc et assassin, faisait penser, et il étalait devant les yeux du lecteur conformiste un monde interdit, le plus merveilleux tableau de la truandaille française au XV^{me} siècle. Le silence qui enveloppa le nom de Villon ne fut pas exclusivement pudibond : il fut surtout politique. On se vantait de lire Rabelais et on en riait. Mais Rabelais fut un homme d'ordre après tout, prudent, habile. Villon fut le désordre en personne. Que pourrait-on reprocher à ce parfait révolté ? D'avoir réclamé sa grâce aux puissants du jour ? Mais il leur vola aussi de l'argent. D'avoir aimé son pays ? Nous sommes sûr qu'il n'a jamais confondu sa terre natale et ceux qui la gouvernaient. Ce fut un parfait « en-dehors », comme on dit aujourd'hui, et c'est à cause de cette qualité et non des crudités de son œuvre qu'on avait tenté d'étouffer sa mémoire.

Il fallut bien se résoudre à la rappeler. Lorsque de probes érudits exhumèrent des manuscrits et des éditions de

M E D A I L L O N S

l'époque les vers de Villon, les connaisseurs comprirent à quel génial écrivain on avait affaire. On découvrit son accent populaire. Voici l'hiver, « *lorsque les loups vivent de vent* » ; voici les pauvres, « *qui n'ont vaillant l'anse d'un seau* »... « *à menues gens, menue monnaie* »... Et qui ne connaît aujourd'hui sa terrible « *Ballade des Pendus* » ? « *La pluie nous a débués et lavés, et le soleil desséchés et noircis ; pies, corbeaux nous ont les yeux creusés et arraché la barbe et les sourcils...* » Cette ballade est une prière. Car ce malandrin sut prier comme on le fit dans les Psaumes. Pourchassé par les gens de justice et le remords, entre deux larcins, entre deux orgies, il songe à la « *clarté perpétuelle* », et il invoque la Dame du Ciel et le Prince Jésus. Que devint-il ? Où mourut-il ? Quand ? On l'ignore. Il portait en lui tout le lyrisme, dit G. Lanson : « *Voilà une poésie qui est la résonance d'une pauvre âme, battue d'outrageuses misères, et qui n'est que cela ; et dans cette voie bouffonne ou plaintive, qui crie son vice ou son mal, passe parfois le cri de l'éternelle humanité : nous, honnêtes gens, paisibles bourgeois, ce louche rôdeur du XV^{me} siècle parle de nous, parle pour nous, nous le sentons, et c'est ce qui le fait grand.* » Nous n'avons jamais lu de plus beau ni de plus juste éloge du génial chenapan français.

M E D A I L L O N S

Olivier de Serres

Vous trouviez autrefois dans les collections de Classiques à bon marché une brochure qu'on a sans doute oubliée aujourd'hui : *Le Ménage des Champs*, d'Olivier de Serres. Parle-t-on encore de lui ? Se souvient-on de son ouvrage ? Gustave Lanson ne dit pas grand'chose de ce vieil auteur : « *Il nous suffira de saluer Olivier de Serres... Le seigneur de Pradel qui ne perdit jamais de vue l'intérêt national dans sa laborieuse activité de propriétaire rural, et dont le livre fut un bienfait public, a mérité des statues plutôt qu'une place dans notre histoire littéraire. Il écrit d'un bon style avec une simplicité sérieuse, sans flamme et sans éclat. Il faut être agriculteur pour le lire et s'y plaire.* » C'est tout. En revanche, celui qui, comme nous, est souvent forcé d'avoir recours au dictionnaire de Littré, découvre çà et là une phrase et le nom de l'agronome français, et Littré savait ce qu'il faisait. D'ailleurs, si nous interrogeons Camille Jullian, il nous dira : « *Cet Olivier de Serres, simple gentilhomme rural, est le plus admirable type de Français que je connaisse... Terre, langue et gaieté de France, Olivier de Serres fait un égal effort pour les entretenir toutes trois... Il parle une langue exquise.* » Nous croyons que Gustave Lanson, ce grand et probe historien des Lettres françaises, a été trop sévère en affirmant que seuls les agriculteurs pouvaient encore s'intéresser à l'œuvre d'Olivier de Serres. On y découvre autre chose qu'un enseignement technique : de la bonté, de la sagesse, de la poésie. Et son *Ménage des Champs*, livre vieillot, naïf, démodé, reste un beau livre pour son originalité savante, pour son style frais, pour la noblesse de son enseignement moral. C'est vraiment un bon livre dont devraient s'inspirer encore de nos jours (non pour ses chapitres techniques qui renferment naturellement des erreurs, mais pour sa haute moralité) dont devraient s'inspirer, disons-nous, tous les grands cultivateurs de terres.

Nous ne parlerons pas des qualités de précurseur, d'ob-

M E D A I L L O N S

servateur génial que fut l'agronome Olivier de Serres. Nous négligerons donc le savant qui introduisit en France l'élevage du ver à soie et tant de cultures nouvelles (notamment celle de la pomme de terre : Parmentier ne fit que la développer). Nous ne nous occuperons que du chef d'entreprise. Il faut aimer les pauvres, dit-il, leur donner des vivres, des habits, de l'argent, des consolations. Quand la famine régnera autour de sa maison, il ouvrira ses greniers à blé. Il ne considère cependant pas l'aumône comme un remède, mais il donne du travail aux indigents et les aide paternellement de ses conseils. Les serviteurs doivent sentir la libéralité du maître : prêts d'argent, dons d'habits, etc. Il les aime mariés à une femme sage, laborieux, économes, sobres, discrets, sérieux. Il chantera un couplet à la louange des bêtes, des fleurs, des arbres du verger et des bois, des plantes potagères et médicinales, des fruits : « *L'or et l'argent, le vermillon, le satin vert reluisant aux poires. Le sucre, le miel, la cannelle, le girofle y sont savourés. Et flairés le musc, l'ambre, la civette. Bref, c'est l'excellence des fruits que les poires.* » Il fera aussi l'éloge des rivières « *qui parlent, qui chantent en musique, qui contrefont le chant des oiseaux* ». Il loue le pain, la viande, le vin, donne des recettes de cuisine, le secret de la fabrication des bonnes tartes, inventorie l'apothicairerie domestique, donne un petit cours d'hygiène. Voilà le *Théâtre des Champs* d'Olivier de Serres, écrivain savant et naïf. Il était solidement instruit, relisait volontiers Virgile, Pline, Columelle, et il rappelle que certains Pères de l'Eglise ont reconnu que la vie rustique facilite l'entrée dans la vie céleste et que l'« *agriculture, la plus commune occupation d'entre les hommes, la plus sainte, la plus naturelle* » est « *la seule commandée de Dieu à nos premiers pères* ». Voilà l'enseignement de ce grand campagnard protestant du XVI^me siècle.

Rappelons ce que disait Camille Jullian : « *Cet Olivier de Serres, simple gentilhomme rural, est le plus admirable type de Français que je connaisse.* » Son *Ménage des*

M E D A I L L O N S

Champs est une sorte de bréviaire rustique, où rien n'a été négligé ; ni l'enseignement ouvrier, ni l'éducation de la maisonnée, ni la charité, ni la poésie champêtre. Son château était une sorte d'oasis à l'époque malheureuse où vivait l'agronome : on eût pu se passer tout un temps des choses du dehors. La vigilance du maître était plus solide encore que les murailles de son château ; et son intégrité et sa sagesse ont rayonné par delà ses terres, car on le consultait volontiers, on avait souvent recours à lui : les querelles religieuses ensanglantaient son pays. Nous voudrions voir un pareil livre dans les mains de tous les cultivateurs d'aujourd'hui. Ils s'inspireraient de la vie exemplaire d'Olivier de Serres, ils seraient eux-mêmes de nobles citoyens et ils en formeraient d'autres ; leur sagesse éclairerait les hameaux et les villages ; il y aurait plus de lumière et de bonté, et aussi de rendement, autour d'eux. L'œuvre d'Olivier de Serres est-elle vraiment perdue ? Nous ne le croyons pas. Elle revit, tout en ignorant son origine, dans certaines familles rurales, où l'on voit encore la poésie rustique, la fraternité du travail champêtre, où l'on connaît encore la beauté et les vertus des plantes, la beauté et la bonté des bêtes ; où le père est resté le maître ; la mère à la fois la reine et la sainte de la maison. Disons-le pour finir : nous échangerions contre ce seul volume, archaïque, naïf et doux, mille romans équivoques et mille recueils de vers obscurs. Et, si l'on avait fait cet échange depuis cent ans, le monde serait plus sage et meilleur.

Corneille

Corneille fut, dit Gustave Lanson, « *un bonhomme, de mœurs très simples, marguillier de sa paroisse à Rouen* ». Sa vie fut difficile : elle se passa, jusqu'à sa mort, entre la gêne et la pauvreté. Il écrivit des chefs-d'œuvre, et des pièces médiocres où l'on trouve cependant des vers splendides. Ses chefs-d'œuvre furent enveloppés par de mesquines et odieuses critiques, et, plus tard, les commentaires de Voltaire sur Corneille prouvèrent, d'une part, que le fameux philosophe connaissait fort mal la langue du XVII^{me} siècle et qu'il avait, en outre, mal interprété la pensée de l'illustre tragique. L'auteur du CID fut très sensible aux cabales de ses contemporains. Ce fut un homme étrange : fier, ombrageux, il écrivit, hélas ! des dédicaces qui sont indignes de lui. Il offrit, en des termes qui nous gênent, HORACE au duc de Richelieu qui avait voulu étouffer le grand succès du CID, et CINNA au financier Montoron qui lui avait remis deux cents pistoles. Candidat à l'Académie, il dut céder son fauteuil à un nommé de Salomon, puis au poète Du Ryer qu'on a oublié depuis longtemps ; et si un M. Ballesdens n'avait pas retiré sa candidature, le grand Corneille échouait une troisième fois ! Voilà quelle fut la vie de ce grand poète qui restera l'un des plus fameux créateurs du théâtre universel. Il acheva cette glorieuse vie, écrivit Petit de Julleville, « *dans des embarras continuels, en proie aux soucis mesquins de la vie matérielle.* » *Le mérite console de tout, a dit Montesquieu, mais ce grand moraliste avait trois châteaux, beaucoup de champs et de vignes, une réputation immense, et vendait à bon prix ses vins de Médoc aux Anglais, et ses livres à toute l'Europe.* » Cela se passait au temps du Roi-Soleil, comme on le nommait, du roi dont on vantait les libéralités qui allaient d'abord aux médiocres écrivains officiels et tombaient par hasard sur un Molière, un Racine ou un Boileau. Le nom de Corneille était inscrit sur la liste des pensions, mais on oublia bientôt de lui payer ce qu'on lui devait. Bref, l'éducation de

M E D A I L L O N S

ses six enfants l'appauvrit définitivement et il mourut discrètement, à l'âge de septante-huit ans, déjà oublié. Depuis longtemps, Racine avait pris la place de l'illustre tragique.

On cite surtout parmi les chefs-d'œuvre de Corneille : LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE, LE MEN-TEUR, NICOMEDE. Nous ne parlerons pas ici de sa comédie LE MENTEUR, si amusante et qu'on représente d'ailleurs avec la fidélité dont on entoure ses drames. Nous ne dirons rien non plus des origines de ses pièces, inspirées des auteurs espagnols ou des Anciens. Nous voudrions surtout évoquer certains de ses personnages dont les noms sont devenus des symboles : la Chimène du CID, la Camille d'HORACE, l'Auguste de CINNA, la Pauline de POLYEUCTE, Nicomède. Il est assez curieux de constater que les réactions du public et de la critique furent très diverses selon les époques et les circonstances. Nous revoyons d'ailleurs ces personnages avec notre esprit du XX^me siècle. Chimène est surhumaine, elle songe à sacrifier son amour à la mémoire de son père assassiné. Est-elle « vraie » ? Nous ne le croyons pas. (Elle appartenait du reste à la légende). Une vraie femme aurait choisi : le fiancé ou le père. Nous comprenons mieux Camille maudissant la nation, la sienne, qui lui a volé son amant : Camille est le personnage le plus vrai d'HORACE. Elle est réellement femme. Sa figure est gênante, on n'ose pas l'absoudre et Corneille n'y a sans doute pas songé. Mais elle reste, avec Pauline, la femme la plus douloureuse de l'œuvre du grand tragique. Admirons l'Auguste de CINNA, homme politique plus habile que généreux. Ici, Corneille révèle son étonnante connaissance de l'âme des politiques. Pauline, elle aussi, est une vraie femme, plus pathétique que Chimène, plus réelle, plus proche de la vraie humanité, et le brusque amour qu'elle éprouve pour son époux condamné à mort n'est pas miraculeux : il est féminin, tout simplement. Dans NICOMEDE, nous retrouvons la politique des grands, leurs bassesses, leurs

M E D A I L L O N S

trahisons. Les monarques, leurs femmes, les ambassadeurs rivalisent d'astuce : Corneille voulut qu'un jeune homme loyal vînt à bout de toutes les intrigues qui menaçaient sa vie. Il écrivit CINNA en 1640, NICOMEDE onze années plus tard. La victoire du jeune prince est plus volontairement franche que celle d'Auguste et ceci nous éclaire sur Corneille lui-même.

Voilà, sèchement esquissés, cinq chefs-d'œuvre du grand tragique. Relisez-les ou écoutez-les à la radio. Ils sont toujours vivants, car, puisque (nous l'écrivions plus haut) les réactions qu'elles provoquent furent diverses depuis près de trois siècles, ces tragédies sont universelles, c'est-à-dire qu'elles mettent en scène des femmes et des hommes de tous les temps. Ne reprochons pas à Corneille de ne nous avoir présenté que de grands personnages de l'histoire et d'avoir négligé les êtres d'humanité moyenne. Tout d'abord, de son temps, on estimait que le simple bourgeois n'était digne que de la comédie. En outre, grâce à des personnages célèbres, l'auteur nous a donné de vivantes et éternelles leçons. D'héroïsme, comme on le proclame avant tout ? Certes. Mais aussi des leçons simplement humaines. Evoquons, une fois encore, la révolte de Camille, l'habileté d'Auguste, la fourberie de l'entourage de Nicomède, le brusque amour de Pauline pour l'héroïque Polyeucte. Voilà ce que nous retenons surtout des chefs-d'œuvre de Corneille. D'autres vous parleront de l'abnégation de Chimène et des Horaces, mais beaucoup de critiques ont sacrifié à de grands dogmes les parties les plus vraies et les plus sincèrement pathétiques du théâtre cornélien. D'ailleurs, tout y est littérairement beau : le duel amoureux du CID, le combat des Horaces, le dénouement de CINNA, le martyre de Polyeucte et de sa femme, l'audace de Nicomède. Corneille ne décevra donc personne et l'on pourra, de longues heures, discuter autour de ses immortels personnages, et chercher ainsi la vérité en soi-même. Car ce que nous pensons de Camille, d'Auguste, de Pauline, de l'entourage de Nicomède, nous révèle en

M E D A I L L O N S

quelque sorte à nous-mêmes.

Madame de Sévigné

Marie de Rabutin-Chantal, qui était d'une beauté remarquable, fut mariée à dix-huit ans au marquis de Sévigné, un paillard qui abandonna tout de suite sa jeune femme pour courir les aventures galantes et se faire tuer en duel pour une courtisane. Voilà toute l'histoire conjugale de la célèbre M^{me} de Sévigné. Elle avait deux enfants : une fille, qui devint M^{me} de Grignan et qui était « *la plus jolie fille de France* », et un fils qui, aidé de sa sœur, appauvrit la mère. La riche M^{me} de Sévigné connut presque la gêne dans ses vieux jours. Elle n'avait pas mérité cela, mais, quand on sait que son argent fut gaspillé par ses enfants qui voulaient paraître, on ne la plaint pas trop. Fut-elle bonne ? Peut-être. Mais on ne lui pardonnera jamais l'indifférence railleuse qu'elle témoigna à propos des terribles dragonnades que commandait l'un de ses amis en Bretagne. Elle se moque des pauvres Bretons roués ou pendus. Elle savoure la tranquillité de son château au milieu des « penderies ». Elle connaît pourtant les excès des soldats : « *Ils ne font que tuer et voler. Ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche.* » On a essayé de l'excuser. Craignait-elle de se compromettre ? de voir tomber ses lettres dans les mains de la censure ? Elle devait ménager le bourreau, le duc de Chaulnes, et tous les grands de l'époque, car M^{me} de Sévigné veillait sur l'établissement de ses enfants. Quoi qu'il en soit, son attitude est impardonnable. Ailleurs, elle raille la Brinvilliers, l'empoisonneuse qui fut brûlée à Paris et elle alla voir du pont Notre-Dame le dramatique cortège. En revanche, elle pleure sur l'emprisonnement du richissime et peu intéressant Fouquet ou sur la mort de Turenne, grand capitaine, homme désintéressé, paraît-il, mais impitoyable bourreau du Palatinat. Disons-le : M^{me} de Sévigné fut rigoureusement de sa classe ; aristocrate, son cœur resta fermé aux malheurs du peuple et des petits soldats de France. Elle n'aima peut-être que deux êtres au monde : sa fille, son idole, et son fils ; ses petits-enfants

M E D A I L L O N S

aussi, à l'occasion, mais surtout sa fille. Bref, M^{me} de Sévigné n'est pas toujours sympathique, car elle a de nombreux défauts ; ce fut en revanche un écrivain admirable.

Ses anecdotes sur la cour de France, qu'elle fréquentait, nous intéressent, mais nous préférons ici le vigoureux Saint-Simon. Les potins de Versailles, le luxe du « grand monde », à une époque où le peuple de France mourait de faim, ne peuvent retenir un esprit sérieux. On relit ces lettres parce qu'elles sont merveilleusement écrites. L'habileté de M^{me} de Sévigné veillant sur l'avenir de sa fille nous fait sourire : elle a des finesses de diplomate. Ce n'est pas une dame superficielle, mais une femme d'aplomb sur ses pieds. Elle était sage d'ailleurs. Veuve à vingt-cinq ans, remarquablement jolie, elle fut beaucoup courtisée et on ne put médire sérieusement d'elle. Elle ne fut plus qu'une mère. Rendons-lui cet hommage en passant. Mais elle n'a pu se dégager du milieu frivole et égoïste où elle avait été élevée. Elle resta toute sa vie une mondaine peu soucieuse de toilettes, ne méprisant pas la solitude, surveillant ses propres dépenses, mais partageant tous les préjugés et tout l'égoïsme de son entourage. Bref, l'impression qu'elle laisse sur un esprit sage et généreux est plutôt fâcheuse. Nous savons bien que nous avons affaire à une femme et que cette femme n'a jamais songé dans ses lettres, adressées à sa fille et à quelques amis, à nous donner un cours d'histoire ou de morale, mais nous lui reprochons sa maigre vision de son époque si riche, hélas ! en drames et en misères. Résignation (une forme de la sagesse) ? Non. Indifférence ? Non. Elle n'a pas vu, elle qui se trouvait au centre des opérations, pour parler de la sorte, le drame de Paris, de la France, de l'Europe, ni même de l'étroite Bretagne où elle séjournait. Elle ne nous a donné qu'une collection d'anecdotes, qu'une série de portraits, et ne nous a laissé que l'impression d'une femme qui eût été adorable si elle avait été vraiment bonne.

Nous venons de dire beaucoup de mal de M^{me} de Sévigné. Nous allons maintenant répéter qu'elle est un mer-

M E D A I L L O N S

veilleux écrivain. Ouvrez ses *Lettres* et vous les dévorerez. Elles sont écrites à course de plume, les mots jaillissent, se multiplient, s'enchaînent. Vous êtes ravi. Quelle langue simple et miraculeuse ! Voici des mots de tous les jours dont on ne soupçonnait pas l'enchantement écrit. Certes, on s'en servait dans la conversation, mais on ne songeait pas à en user littérairement. Il y avait là des tournures familières, banales, que tout le monde répudiait en prenant la plume. M^{me} de Sévigné leur donna des lettres de noblesse. Et ce fut très heureux, car, depuis lors, les lecteurs charmés ont rouvert la correspondance de cette grande dame du XVII^{me} siècle non pas pour y retrouver la petite chronique de l'époque, mais pour se laisser séduire par ces phrases apparemment négligentes qui sont de la plus pure essence française et dont la simplicité et la clarté sont exemplaires. Quand on se sent fatigué du style ampoulé de certains contemporains de M^{me} de Sévigné, assourdi par les fanfares romantiques, quand les rocailles naturalistes ont écorché les yeux et l'esprit, on reprend les *Lettres*, un bain de naturel et d'aisance, une leçon de vrai et pur français, de ce français à la fois populaire et élégant, de cette langue si limpide, si expressive, si universelle. Nous retrouvons aujourd'hui des tournures de M^{me} de Sévigné dans la conversation des gens du peuple, et, si nous n'avons jamais ouvert les *Lettres*, nous ignorons que ces tournures sont dignes de l'anthologie, que nous parlons une langue merveilleuse. Et c'est là l'une des joyeuses surprises que nous réserve, à l'heure qu'il est encore, cette grande épistolière du XVII^{me} siècle.

Pascal

Quand on relit les *Provinciales*, on s'étonne de l'intérêt qu'un génie comme Pascal accordait aux textes des « docteurs graves » qui interprétaient avec la plus ridicule et la plus condamnable fantaisie la parole de Dieu et de ses dignes pasteurs. Le vrai croyant se dit aujourd'hui : « Comment peut-on s'attarder à réfuter de pareilles sottises ? Que m'importe l'opinion de tel casuiste ? J'écoute Dieu et non ses commentateurs opportunistes. » Mais, lorsque Pascal écrivit son terrible et immortel pamphlet, certains Jésuites — nous ne disons pas tous les Jésuites — s'emparaient, grâce à leur opportunisme, de la société et, contrairement à ce qu'ils se proposaient, ils la conduisaient au désordre et à l'oubli de Dieu. Grand chrétien, Pascal vint au secours de la religion : « *Je ne vous reproche pas de craindre les juges, mais de ne craindre que les juges et non pas le juge des juges. C'est cela que je blâme, parce que c'est faire Dieu moins ennemi des crimes que les hommes... Vous êtes hardis contre Dieu, et timides envers les hommes.* » Voilà le sujet des *Provinciales*. Nous ne détaillerons pas cette dispute : elle est ahurissante. On croirait volontiers que Pascal a inventé les textes qu'il reproche aux Jésuites, car ces textes sont extravagants. Ne citons rien. Les *Provinciales* n'ont pas tué la Compagnie de Jésus, mais longtemps elle a porté le fardeau de ces phrases tirées de ses vieux auteurs et lorsqu'elle se défend encore contre le livre toujours vivant de Pascal, elle ne peut nier sa beauté littéraire. Au fond, on ne se dispute plus autour des *Provinciales* que pour affirmer qu'elles ont fait tort à la religion ou pour assurer le contraire. En revanche, personne n'a jamais osé toucher au style de ce splendide pamphlet qui marqua une date dans l'histoire de la langue française. (Et, d'ailleurs, c'est surtout cela que nous voulions signaler.)

Lanson écrira : « *Pascal a fait tort à la religion, parce que toutes les polémiques violentes où les théologiens la donnent en spectacle au public sont mauvaises pour*

M E D A I L L O N S

elle ». En revanche, Brunetière dira : « Le monde a le droit d'examiner les principes au nom desquels on prétend le conduire ; et, ces principes, si les théologiens les ont comme à plaisir enveloppés, ou embrouillés souvent, dans le réseau de leurs subtilités, le monde a le droit de les en dégager ; et s'il ne le peut pas, il a le droit de juger d'eux sur les conséquences qu'on en tire. » Evidemment, Brunetière a raison. Pour retenir les brebis coupables, pour rallier les brebis hésitantes, certains Jésuites étaient trop indulgents. L'austère, l'ascétique Pascal était plus rigoureux. C'est lui qui interprète ici la vraie parole religieuse. Notez bien que ces « docteurs graves », dont quelques-uns doivent leur étrange immortalité à Pascal, étaient aussi des gens austères : ils ont simplement péché par trop de zèle, un zèle qui les conduisit à la sottise et au blasphème. Car il n'y a pas deux sortes de religions : à l'usage des riches et des méchants, et à l'usage des pauvres et des timides. C'est ce qu'on découvre pourtant dans les textes raillés par Pascal. Tout était permis à certaines gens : le crime, le parjure, le sacrilège. Ces révélations auront troublé l'esprit des gens simples, nous le reconnaissons ; mais les *Provinciales* auront raffermi les âmes inquiètes, et une religion doit être assez forte pour se redresser (et non pas s'affaiblir) à la faveur de pareilles attaques. Que cette religion rejette elle-même ces fantaisistes « docteurs graves », qu'elle revienne aux sources de sa foi, nue et simple, et les simples seront plus près de leur croyance et de leurs devoirs. Pascal, ce grand penseur, ne travaillait pas à la légère : il a certainement obéi à une volonté qu'il estimait surnaturelle en écrivant son livre.

La beauté de ce pamphlet est faite de simplicité, de sobriété, de clarté, de fermeté dans le style. Ce fut un des ouvrages qui créèrent vraiment la langue française et lui assurèrent son actuelle netteté. On ne s'en aperçoit plus sur-le-champ aujourd'hui, parce que, depuis près de trois siècles, on a lu beaucoup de livres qui lui doivent quelque

M E D A I L L O N S

chose. Revoyez l'éloge littéraire des *Provinciales* dans Lanson : « *Le premier chef-d'œuvre du goût classique* », dans la prose française. Pascal « évite toutes les déperditions de force : tout ce qui n'est pas nécessaire est inutile. Il choisit ses mots avec un sens si juste de leur propriété, de leur efficacité, qu'après 250 ans, il n'y a pas une page, pour ainsi dire, de son œuvre dont l'énergie se soit dissipée, ou dont la couleur se soit altérée. » Relisez aussi Brunetière : « Il n'y aura jamais dans la langue française de plus éloquente invective que les *Provinciales*. » Voltaire les critique, mais il leur doit quelque chose et l'on sait qu'il fut plus irrévérencieux que Pascal, le grand croyant. Chateaubriand appelle les *Provinciales* « un mensonge immortel » et leur auteur « un calomniateur de génie ». Nous constatons donc que la querelle n'était pas finie au siècle dernier, mais nous répétons que personne n'a pu nier la beauté de ce pamphlet qui, replacé en 1656, est une œuvre étonnante de force littéraire. Elle eût suffi à la gloire impérissable de l'écrivain des *Pensées*.

Bossuet

Quand on quitte les écoles, on sait que Bossuet fut le plus fameux orateur religieux de son temps et qu'il fit l'éloge funèbre des grands de France. Si, plus tard, on ouvre par hasard un livre impartial d'histoire, on s'aperçoit que ces grands ne furent pas souvent irréprochables et l'on se demande comment ce prêtre, si cultivé, si honnête, si sérieux, a pu louer sans réserve de pareilles gens. L'impression est fort pénible. Mais une étude attentive des ouvrages de Bossuet efface aussitôt cette impression. Nous reviendrons peut-être un jour sur les oraisons funèbres de l'Aigle de Meaux ; aujourd'hui, nous nous contenterons de signaler que Bossuet, prélat officiel, en obéissant à l'ordre de louer les morts, fit son devoir de bon citoyen français, comme on l'exige toujours, en France et ailleurs, de tous les personnages officiels, prélats ou ministres. Ajoutons du reste que les éloges de Bossuet renferment des réserves — discrètes, en présence du défunt, mais évidentes. Et, après vous avoir dit que ce grand homme, intact, noble, était un naïf qui ne vit pas toujours le mal dans son entourage (ce fut un prodigieux travailleur) ; que ce merveilleux orateur était un simple qui ne songeait ni à la publication de ses discours ni à la gloire littéraire ; que ce solide provincial, mélange de rigueur et de bonté, avait la foi du plus candide de ses paroissiens, nous tâcherons de retrouver sa vraie physionomie non dans ses oraisons funèbres, mais dans ses sermons. Il ne put se dégager entièrement du style magnifique qui fit sa gloire ; et, pourtant, il aimait la simplicité, il méprisait l'art oratoire qui, de son temps, transformait les églises en auditoires mondains : on ne songeait pas à la parole de Dieu, mais à l'habileté du prédicateur. D'ailleurs, Bossuet ne fut pas considéré à cette époque comme un très grand orateur. Il était à la recherche des mots quotidiens qui toucheraient ceux qui l'écoutaient, il usait de termes qu'on jugeait grossiers, il ne flattait ni l'esprit ni les oreilles de ses fidèles.

Pauvres sermons ! Un critique disait qu'ils étaient « in-

M E D A I L L O N S

fectés de la rouille d'une époque où le goût n'était pas encore épuré, où l'éloquence française était encore sauvage... » Rouvrons-les. Bossuet rappelle volontiers un terme dur de l'Écriture lorsqu'il a affaire à un riche auditoire : la fausse félicité des riches « *qui fait sortir l'iniquité de leur graisse* » ; il parlera des « *glorieuses bassesses du christianisme* » ; de la fausse vertu mondaine qui est « *une vertu de commerce* ». Il dira devant la cour (sermon sur l'ambition) : « *Ce n'est pas une entreprise médiocre que de prêcher cette vérité à la cour* ». Ecoutez-le parler de l'impénitence finale en présence du roi : « *Même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir.* » Plus loin, il évoquera leurs « *entrailles affamées* ». Ailleurs : « *Si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte de son sang et de son âme...* » Voilà l'accent des sermons. Et, parfois, à la fin d'une période serrée ou d'un appel pathétique, il usera d'une tournure familière : « *Je veux bien que vous me démentiez si je ne dis pas la vérité.* » C'était un honnête homme qui fut parfois rigoureux envers les autres : il l'était envers lui-même ; mais qui cachait sous cette raideur une sage bonté. Ce haut prélat exerça les plus médiocres besognes qu'exigeait la prêtrise avec le cœur qu'il mettait à dire ses sermons ou ses oraisons devant la cour de France. Des philosophes reprochent à Bossuet ce qu'ils reprochent à tous les orateurs religieux et officiels : une sorte de foi conformiste, si nous pouvons ainsi dire. Nous voulions donc réhabiliter cet inconnu que l'on considère parfois comme un plat courtisan.

Gustave Lanson dit que chez Bossuet « *l'esprit est large et libre, chrétien sans bigoterie, monarchiste sans servilité ; les papes et même les rois sont hardiment, sévèrement jugés.* » Voilà la vraie figure de Bossuet. Nous le répétons : la fausse histoire littéraire et la fausse histoire ont laissé croire que les meilleurs écrivains classiques furent de dociles conformistes. On a recours à certains de

M E D A I L L O N S

leurs textes pour étayer une philosophie trompeuse. Nous verrons combien La Fontaine fut malicieux ; La Bruyère hardi ; Fénelon audacieux. Or le plus mal arrangé — par les deux histoires — de ces classiques est Bossuet. On pouvait estimer que cet homme n'avait voulu rien voir des misères et des excès de son temps pour rester le grand orateur des grands. Il n'eut ni l'habileté de Fénelon, ni la prudence de La Bruyère. Il dit mesurément ce qu'il devait dire, parce qu'il fut mesuré lui-même, grave, sage, d'une pièce. On peut lui reprocher d'avoir approuvé la campagne contre les protestants, mais il l'appliqua avec tiédeur. On peut lui reprocher sa sévérité envers Fénelon, mais celui-ci n'eut pas toujours le beau rôle dans la querelle. Fénelon séduisait ; Bossuet imposait. Ce fut une très grande figure humaine et Lanson déclare : « *Il est vraiment le grand poète lyrique du XVII^me siècle.* » L'homme candide qu'était Bossuet serait bien surpris s'il lisait tous ces éloges et tous ces reproches qu'on lui a adressés. Il ne fut qu'un loyal serviteur ; toujours il a voulu bien faire, pour sa religion ou pour son pays, sans songer à la gloire terrestre. De pareilles figures sont si rares dans l'histoire des vieilles Lettres — et ces figures ont disparu de nos jours —, et cet homme, à la fois raide et soumis, fut un si splendide ouvrier de la langue française, que nous voulions rappeler son vrai visage.

Molière

Les théâtres n'ont jamais cessé de jouer les œuvres de Molière et la radio nous en apporte de temps en temps les vivants dialogues. Le grand écrivain, acteur et directeur de théâtre, nous a laissé de nombreuses pièces, dont quelques-unes sont immortelles. On lui a reproché d'avoir écrit des scènes assez médiocres, simplement amusantes. N'oublions pas qu'il dut faire vivre sa troupe et faire rire le roi de France, qui le protégeait. On lui a reproché aussi de ne pas toujours respecter, dans son style, les règles académiques. Son puissant tempérament ne lui permit pas d'accepter les lois sèches des grammairiens de son temps. En revanche, on lui doit, outre quelques chefs-d'œuvre, de solides leçons de sincérité et d'humanité, auxquelles on emprunte souvent encore de beaux vers ou des épisodes qui redisent la sottise de son temps et nous parlent de la sottise du nôtre. Evidemment, ses meilleures pièces ne reçurent pas l'accueil qu'elles méritaient. Il en fut toujours ainsi. Le *Cid*, de Corneille, fut entouré des plus médiocres querelles, et l'on sait la réserve que firent naître *Esther* et *Athalie*, de Racine. Nous ne parlons pas ici du public, mais d'une bande de gens de lettres, qui ne doivent leur singulière immortalité qu'aux incidents qu'ils provoquèrent à l'occasion de l'apparition d'un chef-d'œuvre et qui furent les « grands » écrivains de leur époque. Nous ne citerons pas les noms de ces académiciens et nous ne rappellerons pas les comiques disputes littéraires de ce temps-là. Mais nous signalerons d'autres querelles qui accablèrent Molière. *L'Ecole des Femmes*, *Tartufe*, *Don Juan*, notamment, furent l'objet des plus violentes critiques d'un monde superficiel, libertin et hypocrite. On peut s'en étonner aujourd'hui, puisque désormais le théâtre censure librement les mœurs. Mais, au temps de Molière, on ne raillait que les faibles. Le grand comique ne fit vraiment grâce qu'au Roi : il ne pouvait d'ailleurs songer à le sermonner, et la protection royale lui permit de faire de l'excellente besogne.

M E D A I L L O N S

On reproche encore à Molière d'avoir emprunté certains de ses thèmes à des prédécesseurs ou à des écrivains étrangers. Mais tout le monde avait recours aux anciens ou aux voisins. Quoi qu'il en soit, le grand mérite de l'auteur fut de mettre à la scène des gens de son temps, et, sous les noms fantaisistes de ses héros, on pouvait reconnaître l'allure et surtout l'âme du Français et de l'Européen du XVII^{me} siècle. On allait au théâtre pour y observer, admirer, railler des personnages de l'antiquité ou du moyen âge. Molière amenait sur les planches des êtres plus naturels, plus humains, plus vrais. Il ne fut pas toujours railleur ; il fut parfois tragique. *Le Misanthrope* est une pièce grave ; *L'Avare* est presque un drame. On reproche enfin au grand comique le dénouement providentiel de certaines de ses œuvres, et on a raison, car il négligea quelquefois la fin de ses pièces. Il estimait sans doute que sa tâche de censeur était terminée, qu'il avait tout dit, qu'un dernier effet ne l'intéressait pas. En revanche, la comédie s'était déroulée dans une atmosphère gaie ou parfois angoissée, les beaux vers sonnaient, les maximes se multipliaient et, au fond, le dénouement, l'anecdote de certaines œuvres était plus ou moins indifférente. Certes, nous aimons d'écouter un chef-d'œuvre de Molière, interprété par les grands acteurs de France, mais nous aimons aussi de le relire. Nous y retrouvons de la bonne humeur, de la bonne humeur populaire, exprimée par les valets et les servantes, aux dépens des sots enrichis, des dévots hypocrites, des marquis désargentés. Nous y découvrirons encore les plus nobles sentiments, les plus justes colères, les vices les plus ridicules ; des femmes coquettes, des penseurs aigris ; tout un monde enfin, éternel, universel, qui porte, chez Molière, des noms singuliers, mais que nous rencontrons chaque jour autour de nous.

Nous admirons le courage de cet homme, dont les débuts furent difficiles : les dettes de son théâtre le conduisirent d'abord en prison. Il eut à lutter, en outre, nous l'avons dit, contre d'envieuses intrigues. Il était malade :

M E D A I L L O N S

on se rappelle qu'il dut quitter la scène un soir et qu'il mourut quelques heures plus tard. Il ne fut pas très heureux en ménage. Cet homme eut pourtant le courage de faire rire ses contemporains. Il était bon, et sa troupe le savait. Il ne se révolta pas contre le sort qui accabla son œuvre et sa vie. Il continua sa tâche avec une sorte de sérénité, puisqu'il lui fut permis d'écrire des comédies grandes et fortes, où la gaiété était toujours présente. Retenons surtout trois de ses pièces : *Le Misanthrope*, que les plus belles tragédies de Corneille et de Racine ne feront jamais pâlir ; *Le Bourgeois gentilhomme*, cette satire du nouveau riche qui appartient à tous les siècles, mais que nul auteur ne réussira comme Molière ; *L'Avare*, cette tragi-comédie aux scènes âpres et puissantes. Et, si nous recherchons la farce, rouvrons dix de ses comédies moins célèbres : admirons-en les servantes et les valets malicieux, les médecins pédants, les bourgeois naïfs, les épisodes ingénieux, les dialogues vivants, les trouvailles, le vrai rire. Nous songeons au destin de cet acteur (homme de rang médiocre en ce temps-là), qui vécut entre Corneille et Racine, les laissa tous deux à leur théâtre noble, écrivit des comédies (un genre mineur en ce temps-là encore) et qui, depuis trois siècles, se mesure avec les deux grands auteurs tragiques. On les cite tous les trois, on n'oublie pas le pauvre Molière ; on répète que des vers du *Misanthrope* valent les plus beaux de Corneille et de Racine, et que des fragments de *l'Avare* restent parmi les plus puissants morceaux de la prose française. Certes, le destin de Jean-Baptiste Poquelin, ex-acteur errant, fut émouvant.

La Fontaine

Nous venons de relire les fables de La Fontaine et nous nous sommes rappelé ce que disait Taine : « *Ces petits récits, amusettes d'enfants, contiennent en abrégé la société du dix-septième siècle, la société française, la société humaine... On découvre bien vite les mêmes mœurs, sous des apparences différentes, dans la « Comédie Humaine », dans les « Fables » de La Fontaine et dans les « Mémoires » de Saint-Simon.* » Du temps que nous étions écoliers, nous avons tous appris l'histoire du corbeau et du renard ou de la cigale et de la fourmi. C'était plaisant. L'auteur faisait parler les bêtes et elles avaient de l'esprit. Nous ne songions pas à cette époque aux rapprochements que nous découvririons chez les commentateurs du fabuliste. Mais déjà nous avons ressenti le charme pittoresque, le fin coloris, le curieux et juste mouvement des récits. On ne dira jamais assez, bien qu'une fois encore nous songions à l'ouvrage magistral de Taine, on ne dira jamais assez combien ces petites pièces de vers sont merveilleuses, combien La Fontaine est grand poète. Du reste, nous ne nous proposons pas d'insister ici sur la beauté des fables : nous devrions en parler durant huit jours, reprendre mot à mot toutes les histoires du fabuliste, analyser son habileté, ses apparentes et ingénieuses négligences, faire goûter son vocabulaire, répéter que tout cela était neuf, unique dans la poésie française et que personne n'a retrouvé après lui ni cette naïveté originelle ni cette malice un peu mystérieuse. Mais nous dirons deux mots de cette malice parce qu'elle nous intrigue. La Fontaine est un curieux personnage. Nous ne savons si on l'a vraiment découvert.

Si nous consultons ses biographes, nous apprendrons que le fabuliste était un gaillard assez musard, peu soucieux de ses occupations lucratives et de ses devoirs de famille, paillard à l'occasion (même dans ses vieux jours) ; un bonhomme naïf, aimable, nullement gênant, déjeunant chez l'un, dînant chez l'autre, discret. On lui reprocha un jour

M E D A I L L O N S

d'avoir écrit ses contes qui sont fort scabreux ; il en fut très étonné : il avait composé ses lestes récits sans songer à mal. Voilà donc comment on nous présente l'homme et on pourrait en conclure que ses fables sont aussi ingénues que lui. Certes, on peut lui reprocher en passant son monarchisme (bien que Louis XIV ne fût pas toujours aimable à son égard) et ses dédicaces. Mais n'oublions pas qu'un auteur devait, à cette époque, offrir son livre à un « grand » : c'eût été une insolence de dédaigner la protection, d'ailleurs payante, des princes et des nobles. Rappelons aussi la courageuse fidélité que La Fontaine témoigna à Fouquet, homme peu estimable, mais renié dans le malheur par tous ceux qui avaient vécu à ses dépens. Et puis, La Fontaine monarchiste arrange assez mal le roi-lion. Mais il ne ménagea point les courtisans : voyez-les dans son fablier et savourez son vocabulaire. Il fait rire, il est impitoyable ; ce singe, ce renard, cette pie sont des personnages de la cour de France et de toutes les cours ; et les gens de son temps auraient pu leur donner leurs noms humains. Il a ridiculisé le parvenu ignorant, le magistrat cupide, le domestique vaniteux, le dévot hypocrite, le bourgeois imbécile. Il a parfois raillé le paysan pauvre, mais ici une note inattendue de pitié se glisse dans son récit. Et relisez la fable consacrée au vieillard et à son âne : vous y découvrirez un La Fontaine anarchiste — après Phèdre, il est vrai. Le « bonhomme » La Fontaine ? Un malicieux personnage qui garde son secret et qui n'était sans doute pas aussi naïf qu'on l'a dit.

Il est assez curieux de constater que La Fontaine fut surtout heureux quand il emprunta ses sujets à ses devanciers. Lorsqu'il créa vraiment une fable nouvelle, une fable de circonstance si l'on veut, sa faiblesse est évidente. Ce fut sa punition. Cette espèce de vagabond ne réussissait ni dans la flatterie ni dans la politique conformiste. Il y est faible : son vers est gauche, lourd, laborieux, il prend la mauvaise marque du temps, il est ampoulé, artificiel. Heureusement, le fabuliste a surtout adopté de

M E D A I L L O N S

vieux thèmes grecs, latins, indiens ; il leur a rendu une vie nouvelle parce qu'il y a introduit des bêtes — et des têtes, si nous pouvons dire — qu'il avait vues autour de lui, et il écrivit ainsi une cinglante satire. A une époque où, en France, les auteurs cherchaient leur inspiration dans l'antiquité ou à l'étranger (Racine, Corneille) ou bien bavardaient intarissablement avec assez de légèreté (M^{me} de Sévigné) des véritables grands événements du temps, ou bien se contentaient de railler le bourgeois (Molière), un homme montra non seulement les ridicules, mais les méfaits de son pays. Saint-Simon travaillait en cachette, La Bruyère était jeune encore, le noble Fénelon, discret. La Fontaine animait sa vaste et universelle ménagerie et créait ainsi une œuvre immortelle qui fit la joie de notre enfance et à laquelle nous revenons souvent parce qu'elle est pleine de bon sens. Les écrivains du moyen âge furent plus francs que lui, mais n'oublions pas que le « grand siècle » littéraire fut, au fond, un siècle de louanges salariées. On n'écrivait que pour le roi, ses fils, ses maîtresses et ses bâtards. La Fontaine leur offrit donc à tous — l'ont-ils compris ? — un tableau complet des ridicules qui composaient leur vie et des méfaits dont ils étaient coupables ou responsables. Le « bonhomme » La Fontaine ? Nous le répétons : un malicieux qui emporta son secret avec lui. Peut-être un madré de poète...

La Bruyère

La Bruyère était un honnête homme et un misanthrope perdu dans un monde frivole. Précepteur par nécessité, car il n'était pas riche, du fils d'un « grand », il connut de très près la cour de Louis XIV. Le malicieux La Fontaine, qui voulait critiquer et railler cette cour fit parler les bêtes. La Bruyère fut plus hardi que lui. Après un bref et indispensable tribut de louanges au Roi, le moraliste passe en revue le ridicule et l'égoïsme de son époque. On a dit qu'il avait souffert de l'insolence de son élève et de l'indifférence méprisante de ses puissants contemporains. La Bruyère leur a rendu — pour longtemps — la monnaie de leur argent, et il composa ainsi ses « Caractères », un ouvrage dont la valeur littéraire et morale sera toujours considérable. Ce fut donc un misanthrope. Il est vrai qu'il vécut dans un monde superficiel et cruel. Il eut même l'occasion de douter de l'affection qui semble unir les membres d'une famille, et il cite Héraclite : « *O pâtres, ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes, si les événements ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir et à boire l'eau de vos citernes.* » Nous recopions ce vieux texte après La Bruyère parce qu'il nous semble que le moraliste français eût volontiers et définitivement écrit et signé cette phrase amère et railleuse avant de quitter le milieu où il gagnait son pain, car La Bruyère était non seulement un homme déçu, mais un cœur populaire, si nous pouvons nous exprimer de la sorte. Après avoir comparé le fonds du peuple et celui des grands, il écrira : « *Je ne balance pas, je veux être peuple.* » Ailleurs : « *Le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie.* » On connaît du reste ce passage célèbre des « Caractères » : « *L'on voit certains animaux farouches...* », où il décrit la poignante misère du paysan de France sous le règne

M E D A I L L O N S

d'un prince que les serviles historiens ont appelé le Grand et qui laissait mourir son peuple de faim.

Nous voulons aussi rappeler le « pacifisme » de La Bruyère. Un autre passage des « Caractères » est célèbre : la sottise de la guerre des chats, à laquelle il compare la guerre des hommes. Mais il y en a d'autres encore qu'on cite moins souvent et qui valent la « guerre des chats ». Relisez le chapitre X et vous y découvrirez des pages très modernes. Nous songeons moins à la définition de l'art militaire qu'aux portraits des défaitistes et des jusqu'aboutistes, comme on dit depuis 1914-1918. Ces portraits vivront aussi longtemps que la guerre, qui n'est pas près de mourir. Voici d'abord l'amour qu'ont pour la guerre ceux qui ne la font pas : la petite guerre amuse les enfants, la vraie passionne les grandes personnes. Nous portons vraiment la guerre en nous et seuls quelques esprits élevés en sont guéris. Mais voici encore le colporteur de mauvaises nouvelles, le pessimiste, le défaitiste. La Bruyère ne parle pas ici d'un homme du peuple qui déteste la guerre, mais d'un ridicule personnage qui, le ventre à table ou les pieds au feu, critique les manœuvres de l'armée, énumère ses fautes : « *Je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre...* » Heureusement, l'optimiste, le jusqu'aboutiste est là, le ventre à table ou les pieds au feu, lui aussi. D'un coup de poing, il écrase des milliers d'ennemis, donne des leçons aux généraux, invente les plus magnifiques fausses nouvelles. Ces deux portraits sont éternels... Puisque nous flânons dans le domaine de la politique, relisons aussi les pages consacrées au plénipotentiaire : elles composent un chef-d'œuvre — et un catéchisme ironique, mais efficace, à l'usage des ambassadeurs. Incontestablement, La Bruyère a beaucoup observé les hommes et les a rendus avec une finesse extraordinaire. On a dit qu'il annonçait Lesage et les romanciers naturalistes. Certains de ses types sont devenus classiques. Relisez son « distrait », par exemple : on en tirerait un film prodigieusement comique. Et ces pages pittoresques permettent au

M E D A I L L O N S

lecteur de respirer un peu entre deux groupes de « pensées ».

Reprenez encore le chapitre « de la ville ». Tout y est vrai comme aujourd'hui. Remplacez les carrosses par les autos, rajeunissez la grande et la petite robe, c'est-à-dire la magistrature ; consultez, si vous en avez l'occasion, les gens à armoiries, les fils des boutiquiers enrichis, les femmes du monde et, si vous avez autant de talent que La Bruyère, vous récrirez les « Caractères ». Rouvrez le chapitre « de la cour » ; vous en lirez la dernière pensée sans surprise : « *Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite* ». Dans le chapitre « des esprits forts », vous lirez encore ceci : « *Rois, Monarques, Potentats, Sacrées Majestés, — vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? — grands de la terre, très hauts, très puissants, et peut-être bientôt tout-puissants seigneurs ! nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.* » La Bruyère fut un grand honnête homme, un homme intact : on n'a pu lui reprocher la moindre légèreté. Il a donc dû, pour gagner son pain, se mettre au service des grands. Il les a loués en trente lignes — Lanson dit qu'il a loué un idéal — pour avoir le droit de les critiquer en cinq cents pages. Ce ne fut pas un révolutionnaire, mais, répétons-le, il fut plus hardi que La Fontaine et il prépara la venue de Voltaire et de Diderot. Il ne fut jamais aussi agressif, mais il fut aussi cruel que ses successeurs. Lorsque l'histoire littéraire nous présente le moraliste français, nous ne devinons pas son audace. Il faut relire son livre, patiemment, pour y trouver, entre deux pensées qui n'intéresseront peut-être que les gens d'esprit, la critique calme, têtue, courageuse d'une époque qu'on voulut faire passer pour un siècle d'or et dont les abus furent innombrables.

Fénelon

Chacun sait que Fénelon fut archevêque de Cambrai et précepteur du petit-fils de Louis XIV, et qu'il écrivit des fables, des « dialogues des morts », un traité de pédagogie sur l'éducation des filles et le fameux roman *Télémaque*. On n'a vraiment retenu de son œuvre que quelques fables, les moins hardis de ses dialogues, quelques notions de sa pédagogie, des narrations et des descriptions de *Télémaque*. On ignore ainsi le véritable Fénelon. Jules Lemaitre a dit : « *Le seul des grands écrivains du dix-septième siècle qui n'ait pas loué Louis XIV, c'est Fénelon. Mieux encore : l'homme qui, en dehors des ennemis naturels du roi, a été le plus dur pour lui, et l'on peut dire le plus impitoyable, c'est un prêtre gentilhomme, précepteur de son petit-fils.* » De son côté, Gustave Lanson écrit que Fénelon haïssait Louis XIV : « *Il ne lui pardonne pas, comme chrétien, les guerres ; comme noble, l'abaissement de la noblesse ; comme philosophe, la misère des peuples ; comme Fénelon enfin, sa disgrâce.* » Plus loin, Lanson ajoute : « *Chrétien, il est mû par un sentiment, plutôt que soumis à la règle ; il est personnel, indocile, téméraire, hétérodoxe. Féodal, il est révolté — du moins au fond du cœur et dans le secret de ses écrits — contre l'absolue domination de Louis XIV...* » Voilà donc l'homme que fut Fénelon : un homme bien « compliqué ». Prêtre, il aura affaire à ses confrères, notamment à Bossuet et à Rome ; il sera séduit — chastement, disons-le tout de suite — par une demi-folle : M^{me} Guyon. Noble, il aimera le peuple ; conservateur, il proposera de grandes réformes ; pédagogue catholique, il aura comme successeur direct Jean-Jacques Rousseau ; administrateur économe, presque avare, il consacrera tout ce qu'il possède à soulager la misère de son temps. Ce fut une admirable figure, à la fois désintéressée et orgueilleuse, rancunière et généreuse.

Nous ne parlerons pas ici de ses fables — des travaux de maître d'école — où l'on retrouve d'ailleurs sa perspicacité, son ingéniosité et sa bonté. Nous ne dirons rien

M E D A I L L O N S

de sa pédagogie, si nouvelle de son temps. Nous ne ferons que signaler ses courageux et impitoyables dialogues où il dénonce les vices des rois et des aventuriers. Bossuet trouvait que Fénelon n'était pas assez sérieux. Il y a, il est vrai, beaucoup d'esprit, beaucoup d'ironie, beaucoup de badinage dans ces dialogues. Mais écoutez plutôt Louis XI, qui se plaint de son chroniqueur Commines : « *L'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?* » Commines réplique : « *Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.* » Voilà l'esprit du précepteur d'un futur roi. Vous ne trouverez que quelques-uns de ses dialogues dans les manuels scolaires... On a beaucoup parlé de deux lettres de Fénelon. L'une est de 1694. Elle est adressée au roi, qui la lut, paraît-il, un peu plus tard et qui y découvrit qu'on ne lui avait donné « *pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants...* » Plus loin : « *En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors des chemins de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile... Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants... meurent de faim... Vous n'aimez point Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave ; c'est l'enfer et non point Dieu que vous craignez...* » Nous citons beaucoup ; qu'on nous excuse : les citations sont si belles. Nouvelle lettre en 1710 : « *Vous êtes encore dur, hautain, fastueux, incommunicable... Dieu se contentera-t-il d'une dévotion qui consiste à dorer une chapelle, à dire un chapelet?... Il s'agit de rendre du pain aux peuples moribonds.* » C'est magnifique.

Mais nous devons vous parler de *Télémaque*. Relirez-vous ce long roman, aux images souvent un peu pâlies, aux personnages un peu démodés ? Pourquoi pas ? Cherchez-y, encore une fois, la critique du règne de Louis XIV

M E D A I L L O N S

— et d'admirables « utopies », qui ne sont pas plus irréalisables que d'autres qu'on découvre dans de modernes programmes politiques. *Télémaque* est un livre très curieux, au style simple et souple : ce qui lui assura un succès populaire. Il est vrai que son écriture est souvent négligée, — Fénelon le rédigea hâtivement et ne songea jamais à l'éditer, — son unité est douteuse, son originalité très faible, — par endroits, ce n'est qu'une sorte de traduction de Virgile, d'Homère, d'Horace, d'Ovide, — mais le moraliste et le politique y sont incomparables, et ce qu'ils disent est valable non seulement pour le règne de Louis XIV, mais encore pour notre époque si troublée et si inquiète. Fénelon a sans doute songé à une Société des Nations. Il aimait d'ailleurs la politique. En 1711, aidé d'un collaborateur, il dressa un plan de réformes sociales qu'on appela les *Tables de Chaulnes* — du nom de la localité où elles furent écrites. Jules Lemaître déclare : « *Appliqué avec les tempéraments ou les corrections que les choses mêmes eussent conseillées, il eût pu épargner à la France sa sinistre Révolution.* » Mais on oublia les *Tables de Chaulnes* et le Roi fit semblant d'ignorer les « dialogues », les lettres et le *Télémaque*. Il choisit son heure pour disgrâcier Fénelon, et l'élève du précepteur, un enfant cruel, indocile, emporté, orgueilleux, devenu, grâce à son éducateur, un jeune homme doux, humble et pieux, mourut avant son grand-père. La défaite de Fénelon était complète. Mais il avait annoncé, en quelque sorte, le prochain siècle et surtout Jean-Jacques Rousseau. Revenons, pour finir, au prêtre qui disait au temps de la persécution des protestants : « *Sur toutes choses ne forcez jamais vos sujets à changer de religion... La force ne peut jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites.* » Ce fut une bien noble figure.

M E D A I L L O N S

Voltaire

Il y a, dans la littérature française, des figures plus sympathiques que Voltaire. Il n'y en a pas de plus étonnante. Dès la quarantaine, il croyait ne pas faire de vieux os. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et écrivit jusqu'à son dernier soupir. Il amoncela dans le cours de son existence une œuvre prodigieuse, car ce fut un grand travailleur, un grand artiste et un esprit de premier ordre. Un grand travailleur : l'édition complète de Voltaire compte septante volumes. Un grand artiste : ses écrits, souvent condamnés par le Parlement et par Rome, fournissent encore aujourd'hui les plus nombreux extraits aux professeurs qui en recueillent pour les écoles. Un esprit de premier ordre : il n'a pas toujours inventé, mais il a dit finement ce qui méritait d'être redit de son temps. Nous ne parlerons pas ici de toute son œuvre, où il y a d'ailleurs de l'excellent et du médiocre, mais nous insisterons d'abord sur la simplicité et la clarté de son style. Il ne fut guère poète comme son contemporain Jean-Jacques Rousseau. Voltaire est souple, mais sec, il remue des idées en souriant ou en pinçant les lèvres, il ne s'attarde pas souvent à parler de lui, ou bien, s'il le fait, c'est avec ironie. Il n'a pas, comme Rousseau, créé le romantisme : il reste un classique — et sa langue est merveilleuse. On l'admire dans ses meilleures œuvres et nous ne savons s'il n'a pas réuni son plus grand trésor artistique dans sa correspondance. Ses lettres, si familières, — il y en a des milliers, — sont des chefs-d'œuvre et nous verrons bientôt que leur intérêt n'a pas faibli. Lorsqu'on veut enseigner une écriture simple, pure, précise, vivante, alerte, on peut hardiment recourir à Voltaire. Ce style dépouillé montre toutes les ressources secrètes de l'admirable langue française, et tous les reproches qu'on fit et qu'on fait encore aux vieux écrivains de France, qui furent secs et ternes, affirme-t-on, s'évanouissent devant l'œuvre en prose de Voltaire.

L'homme n'est pas toujours sympathique. Il a de vilains

M E D A I L L O N S

défauts : il est menteur à l'occasion, mesquin, vaniteux, méchant. Il sait faire la cour aux grands de la terre, — ce qu'on ne peut reprocher à Rousseau, — il flatte des gens de lettres qu'il méprise, il s'enorgueillit d'être l'ami de princes — qui l'écartèreront bientôt ; c'est un bourgeois : il dédaigne le peuple qui travaille ou qui meurt sur les champs de bataille. En revanche, il est courageux, il dit ce qu'il pense, il brave toutes les autorités, il donne l'hospitalité à des fugitifs que menace la torture et du travail à des ouvriers. On n'efface jamais ni une mauvaise action ni une mesquinerie, mais on peut la racheter. C'est ce que fit Voltaire. Ses méchants côtés sont sans doute moins nombreux que ses actes de vaillance et ses bonnes actions. On a dit de lui beaucoup de mal : les prêtres et les conservateurs furent ses ennemis. Il avait mérité leur rancune et il a été injuste envers la religion. Il croyait pourtant en Dieu et il fit l'éloge des prêtres quand ceux-ci le méritaient. Ce fut ce qu'on appelle aujourd'hui un « pacifiste » ; il haïssait la guerre et plaçait le défricheur avant le conquérant ; mais il était monarchiste quand le roi avait des qualités de conducteur de peuple. Il est impossible de définir Voltaire. Il y eut plusieurs hommes en lui ; sa pensée fut, comme chez beaucoup d'autres, ballottée par les événements. Cependant, il s'efforça, bien qu'il fût parfois malhonnête, d'être honnête. Les retouches qu'il apporta, durant des années, au *Siècle de Louis XIV* le prouvent, quoique sa partialité soit encore évidente en beaucoup d'endroits. Il eut une grande influence sur la pensée universelle. On lui doit des penseurs et des romanciers célèbres. Deux hommes, qui moururent tous deux en 1778, s'affrontent encore de nos jours : Voltaire et Rousseau. Leurs fidèles ne s'entendront peut-être jamais. L'un fut railleur ; l'autre grave. On aime et on admire Rousseau. On admire Voltaire, mais on ne l'aime que pour ses bonnes actions.

Le moraliste n'a pas inventé ce qu'il a écrit. Est-ce qu'on invente dans le domaine de la philosophie ? Les vieux Grecs, les vieux Latins, les vieux Orientaux avaient

M E D A I L L O N S

découvert toutes les vérités que nous rhabillons aujourd'hui. En revanche, Voltaire leur donna un habit inusable. Ses phrases limpides sont définitives et invulnérables. On a brûlé ses livres : ils vivent. On a pourchassé l'auteur : il est immortel. Son existence est un enseignement précieux. On ne détruit pas la maîtrise. Un vulgaire pamphlétaire qui eût dit très mal ce que Voltaire a dit merveilleusement serait oublié depuis un siècle et demi. Malgré toutes les forces qui se dressèrent contre lui, l'œuvre de Voltaire, du moins le meilleur de son œuvre, ne se perdra pas. Ses censeurs sont bien morts ; de toute cette vie agitée où passent de ridicules détracteurs et de puissants seigneurs, il ne reste qu'un nom et sûrement qu'une œuvre. Elle ne sera jamais démodée parce qu'elle appartient tout entière à l'histoire non seulement d'un peuple, mais d'une époque, et que les tares et les sottises que cette œuvre a dénoncées, les vertus qu'elle a célébrées, sont vieilles comme l'humanité et qu'elles ne disparaîtront qu'avec celle-ci. Cette œuvre est donc universelle. On devrait réunir les « pensées » de Voltaire et on constaterait, sans connaître ses livres, à quel non-conformiste son siècle eut affaire. Ce non-conformiste nous intéresse plus que le tragédien, qui n'égale ni Corneille ni Racine, plus que le romancier railleur et plus que le pamphlétaire cruel. Si l'on ne songe pas à son style unique, à son œuvre d'historien, à sa lutte obstinée contre les forfaits de son temps, on peut cependant, grâce à quelques centaines de phrases puisées dans ses dizaines de milliers de feuillets, découvrir un grand Voltaire.

On doit faire un effort pour relire son œuvre nombreuse et très inégale, mais, comme nous le disions plus haut, il est possible de connaître l'écrivain par sa correspondance. On connaîtra, par la même occasion, les caractères essentiels de son temps. Ces lettres ne sont jamais banales ; parfois leur obséquiosité vous déplaît ; en revanche, souvent leur esprit et surtout leur clairvoyance vous charment. Nous ne croyons pas qu'il ait songé à léguer toutes ses

M E D A I L L O N S

lettres à la postérité, puisque certaines d'entre elles se contredisent : Voltaire mentait parfois effrontément. Cette correspondance a donc beaucoup de valeur : littéraire, biographique et historique. Elle condamne la plupart des abus dont nous souffrons encore aujourd'hui, elle défend obstinément les victimes des « terreurs », elle est plaisante ou audacieuse. Tout compté, tout rabattu, ce vaniteux petit bourgeois que fascinaient la cour et la noblesse, fut un révolutionnaire. Il ne construisit pas grand'chose, si l'on oublie les industries de sa retraite, mais il démolit beaucoup et souvent avec raison. Nous parlons aujourd'hui de ce vieil écrivain pour rappeler ce que lui doivent les penseurs modernes. Lorsqu'on lit ceux-ci, on s'émerveille parfois de leur causticité et, en rouvrant Voltaire, on est surpris de la retrouver chez lui, plus mordante, plus fine, déjà adaptée aux malheurs de notre siècle qui ressemblent à ceux d'hier et auxquels ressembleront ceux de demain. Il n'a pas toujours traité la « sottise humaine » avec légèreté d'ailleurs : les Sirven et les Calas le savent bien, car ce railleur était aussi un homme généreux. Et on lui doit sans doute un peu de la liberté qu'on a conquise depuis un siècle et demi.

Saint-Simon

Nous avons lu beaucoup de commentaires sur le duc de Saint-Simon et sur ses *Mémoires*. On l'a présenté comme un homme aigri par les déceptions ; un témoin qui n'a vu que les petits côtés de Louis XIV et de son entourage ; un historien dont tous les écrits sont suspects. Evidemment, Saint-Simon a des défauts. Ce qu'il pense de la noblesse est assez ridicule, et aussi fort injuste pour quelques grands travailleurs à qui la France du XVII^me siècle doit beaucoup. Mais il a rapporté ce qu'on pourrait répéter à la louange du Roi et de certains personnages de sa cour frivole. Ses écrits ne sont pas plus suspects que ceux de ses contemporains et de ses successeurs, qui ont fait du Roi une sorte de dieu et de son entourage des gens d'élite. Nous le considérons comme un grand honnête homme. Bien que catholique fervent, seul avec Vauban il osa blâmer l'odieuse révocation de l'édit de Nantes, qui livra les protestants français aux terribles dragonnades. Sa réprobation fut très courageuse, car son attitude pouvait le conduire à la Bastille. La rédaction de ses *Mémoires* fut aussi un acte de courage. Il cachait ses écrits, mais, à une époque où la politique était toute-puissante, leur secret n'était pas assuré. Son attitude à la cour fut toujours assez indépendante. Ce ne fut ni un flatteur ni un intrigant. Comment peut-on l'accuser d'avoir calomnié Louis XIV et son entourage ? D'autres témoins nous ont rapporté des détails beaucoup plus ridicules ou plus odieux que ceux qu'on découvre dans les *Mémoires*. D'ailleurs, chacun de ses portraits donne, à côté des vices ou de l'ignorance, les vertus et les moments d'intelligence du sujet. Nous pourrions vous en citer de nombreux exemples. On sent, dans chacune de ses pages, la sincérité, la spontanéité de l'auteur. Il est possible que des « erreurs d'optique » se soient glissées dans ses souvenirs, mais nous sommes persuadé qu'il n'a jamais menti et qu'il lui restait trop de préjugés pour accabler volontairement les gens royaux ou la noblesse.

M E D A I L L O N S

Nous conseillons la lecture de ces *Mémoires* aux gens mûrs et, en disant plus spécialement aux gens mûrs, nous ne songeons pas aux détails réalistes qu'on trouve dans Saint-Simon : le roman et le reportage modernes nous ont cuirassés contre ces détails ; mais nous songeons à la matière exceptionnellement grave des *Mémoires*. Nous y rencontrons des gens dont dépend le sort de la France et de l'Europe ; comment on vit à la cour à une époque où le peuple meurt littéralement de faim ; comment et pourquoi on fait une guerre ; comment un roi, qu'on croit génial et tout-puissant, dépend de ses flatteurs. Vous y lirez la vie intime du monarque, de ses maîtresses, de ses bâtards, de ses frères, de toutes ses familles. Vous y lirez aussi la fin courageuse de Louis XIV, qui garda son sang-froid jusqu'à son dernier souffle, parce qu'il espérait que Dieu lui avait pardonné ses forfaits. Dans son esprit, la confession et un brusque repentir pouvaient effacer l'infamie de toute une vie. Ces gens-là, gens prudents, avaient toujours un confesseur à leurs côtés ! Mais le grand drame se déroula durant tout un règne, et il fut payé par le peuple de France et d'Europe. Nous avons parlé des dragonnades ; nous devrions parler des guerres de Louis XIV, qui furent menées par Louvois : le Palatinat n'a pas encore oublié l'épouvante que ce bourreau y sema. La politique du Roi fut donc néfaste. Saint-Simon explique cette politique, et voilà la leçon capitale des *Mémoires*. Car ce que l'auteur a vu à la cour de Louis XIV, on a pu le voir ailleurs. Un homme puissant peut être un individu très quelconque, si son entourage compte des hommes intelligents et travailleurs. Evidemment, le public croit que le monarque fait tout dans le pays. (Ceci se passait déjà sous les pharaons). La démonstration de Saint-Simon, qui ne voulait rien démontrer, est un document de premier ordre.

D'ailleurs, il y a de belles figures dans les *Mémoires*. Nous ne devons pas croire que tout ce monde était pourri. Un La Bruyère, un Bossuet (ce fils du peuple), avaient du caractère ; Fénelon aussi ; Colbert fut un grand hon-

M E D A I L L O N S

nête homme ; Vauban aimait sincèrement le peuple : il n'oublia jamais la pauvreté de son enfance. Evidemment, nous nous perdons et nous fatiguons parfois dans ce millier de personnages et dans leurs potins, mais nous en retenons ceci : il était bien difficile de vivre à la cour de Louis XIV. Pour y réussir, il fallait être insignifiant, — ce que le monarque désirait avant tout, du reste, — ou réprimer toute personnalité ; flatter non seulement le Roi mais encore ses maîtresses, ses bâtards, les vices de ses familles. Le monarque ruinait la noblesse pour mieux l'asservir, car elle finissait ainsi par dépendre de la cassette royale. Tout l'argent de l'époque entrait dans cette cassette, et l'on sait d'où sortait cet argent : du peuple de France, en temps de paix, et du peuple d'Europe à l'occasion d'une guerre victorieuse. Saint-Simon, qui aimait la noblesse jusqu'au culte, n'en a pas fait un portrait flatteur. Sa sincérité n'est donc pas douteuse. Il n'aimait pas les ministres roturiers de Louis XIV. Il n'avait pas tort : ce furent généralement de plats valets. Un Colbert et, ailleurs, un Bossuet, ce « cuistre violet », comme on disait dans la noblesse, sont des exceptions. Bref, les officiels manuels d'histoire ne nous disent pas tout sur le siècle de Louis XIV, et les biographes sont souvent des partisans. Reprenons donc les *Mémoires* de Saint-Simon pour connaître les mœurs de l'époque. Nous devons, pour finir, consacrer quelques lignes au style de l'écrivain. En un temps où régnaient les grands classiques, Saint-Simon écrivait fort mal, c'est-à-dire qu'il n'avait pas le moindre souci de sa phrase et il avoue lui-même n'avoir pas voulu la corriger. En revanche, quelle vie, quel éclat, quelle précision ! Lorsque Saint-Simon raconte un drame ou une comédie de la cour, il devient l'égal des plus puissants romanciers, et sa prose, si capricieuse, est passionnante. Il resta longtemps dans l'ombre, car on cachalongs ses gros cahiers, mais, cent ans après qu'il en eut commencé la rédaction, on les imprima, et l'on s'aperçut que son œuvre était digne des plus grands écrivains du

M E D A I L L O N S

début du XIX^{me} siècle. Il n'avait pas songé à cela. Cette consécration fut, en quelque sorte, la récompense de son honnêteté : s'il avait été malhonnête, ses livres auraient rejoint les pamphlets médiocres qui parurent de son temps et qui sont oubliés.

Lesage

Nous venons de relire le *Gil Blas* de Lesage, c'est-à-dire un millier de pages qui furent écrites il y a deux cents ans. L'histoire nous avait vivement amusé lorsque nous étions adolescent, mais nous n'avions pas vu la satire qui se cachait sous le voile ingénieux du récit ni remarqué l'extraordinaire simplicité du style. Durant des années, Lesage ne fut plus pour nous qu'un écrivain de troisième ordre, qui ne peut intéresser que les jeunes lecteurs et les amateurs de romans d'aventures. On lut beaucoup Lesage de son vivant, et cela gêna considérablement ses confrères, qui lui cherchèrent querelle. On l'accusa d'avoir traduit un manuscrit espagnol et de n'être qu'un voleur. On écrivit des volumes sur ce sujet. On sait aujourd'hui que Lesage fut un très honnête homme et que, s'il s'est inspiré de plusieurs fragments de la littérature espagnole, qu'il connaissait admirablement, son *Gil Blas* est néanmoins une œuvre nouvelle, originale et bien française. A l'époque où il vivait, les écrivains avaient recours aux subsides de la cour ou des seigneurs pour joindre les deux bouts. Dignement, Lesage se tint à l'écart, bien qu'il fût pauvre, et demanda son pain à ses livres. Evidemment, ceux-ci ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, et les confrères n'avaient pas toujours tort lorsqu'ils critiquaient la production de ce fier ouvrier des lettres. Mais, malgré ses longueurs, *Gil Blas* est un livre immortel, comme *Don Quichotte* ou *Monsieur Pickwick*, et, par son enseignement, il est peut-être supérieur à l'un et à l'autre. Le temps est un juge infailible. Lorsqu'après un ou deux siècles d'incertitude, il consacre un ouvrage et que cette consécration nous étonne, cherchons ses raisons avant de hausser les épaules, et nous verrons que le public a du goût. Il ne fait finalement grâce qu'aux œuvres universelles, et *Gil Blas* est un livre universel.

Comment peut-on relire avec intérêt le millier de pages de ce vieux volume ? Parce qu'on croirait qu'il fut écrit de nos jours. Les héros de Lesage ne sont pas exclusive-

M E D A I L L O N S

ment des vieilles gens et des Espagnols : vous pouvez les observer aujourd'hui autour de vous. L'homme ne change pas, et l'écrivain de génie en saisit les traits essentiels et durables et nous donne ainsi une œuvre immortelle. *Gil Blas* est une tranquille satire de la société humaine, où les fripons et les niais sont très nombreux. Lesage n'était ni un pessimiste ni un pamphlétaire : il se contente de sourire de la méchanceté ou de la faiblesse des hommes. Le dénouement de son roman est édifiant, mais l'auteur n'est pas un moraliste : il n'est qu'un écrivain satirique, qui ne veut rien démontrer, qui se borne à raconter et à amuser. Le jeune aventurier de Santillane n'épargne personne, il narre même ses propres mésaventures avec beaucoup de bonne humeur et il ne cache pas ses défauts. Il fait l'inventaire des bas-fonds, de la bourgeoisie, de la noblesse et de la cour, et nous sourions de la friponnerie de ses truands, de la sottise de ses bourgeois, de l'appétit de sa noblesse, des intrigues qui se déroulent à la cour. Lesage était un petit bourgeois besogneux, mais rangé. Cependant, il est indulgent lorsqu'il parle des fripons et des courtisanes ; il raille les médecins, les acteurs, les marchands et les hôteliers ; il est tranquillement cruel quand il nous présente les ministres. Ses tableaux ne sont ni noirs ni agressifs ; ils sont plaisants, tout simplement. Nous ne savons si *Gil Blas* a secoué un monde et préparé une révolution, mais nous sommes sûr qu'il a fait réfléchir les hommes et qu'il leur a présenté leurs tribulations sous un jour moins âpre. Lesage n'est pas un moraliste, disions-nous ; en revanche, c'est un philosophe bienfaisant. Il nous fait sourire de nos déceptions personnelles et nous conduit vers la sagesse, comme son héros qui, après une vie mouvementée, et parfois peu édifiante, quitte les plus hautes dignités pour cultiver son jardin. Le succès du roman est très naturel, puisque c'est un livre réconfortant.

Mais un bon livre n'est pas toujours un grand livre. Or, *Gil Blas* est un grand livre. A une époque où une littérature assez pompeuse régnait en France, Lesage s'avisa

M E D A I L L O N S

d'écrire une œuvre populaire, avec des mots qui sortaient de la bouche des petites gens. Le lecteur, habitué aux grands mots et aux grandes phrases, fut déçu. Mais on s'aperçut bientôt combien ce style effacé était pur, la phrase nette et limpide. L'écriture réaliste, la narration réaliste firent la conquête d'un public immense, car on traduisit, sans tarder, *Gil Blas* en Europe. Certes, l'ouvrage a des défauts : il est long et on lui reproche des épisodes où le héros principal n'est qu'un auditeur attentif, mais les romans de l'époque renfermaient de pareils hors-d'œuvre, et Dickens nous en servira quelques-uns plus de cent ans après. Nous aurions aussi aimé que Lesage n'eût pas écrit le onzième livre de son ouvrage, dont le dixième était une très belle fin. Mais l'auteur, qui décrivait une époque, voulut rendre compte de certains événements qui se passaient à la cour de France. Ne soyons donc pas trop sévères : rendons hommage à un écrivain de grande classe, qui n'hésita pas à se servir d'un style simple et qui raconta une plaisante et philosophique histoire pour la consolation de ses contemporains que la société avait déçus. *Gil Blas* vivra longtemps encore, car la société ne se hâte pas de devenir honnête et fraternelle, et il y aura longtemps encore des dupes et des déçus... Voilà donc un recueil d'aventures qui passionnent les jeunes lecteurs ; un livre finement écrit qui ravit les connaisseurs ; une œuvre sage qui amuse les gens rassis. *Gil Blas* suivra la civilisation partout où elle mettra le pied, et les nouveaux civilisés ne se plaindront jamais de ce livre plein d'esprit, de bon sens et de consolation.

M E D A I L L O N S

Jean-Jacques Rousseau

Nous ne parlerons pas ici de la philosophie du Citoyen de Genève, ni de ses ouvrages politiques ou pédagogiques, mais de son grand « roman autobiographique ». Nous l'avions ouvert dans le cours de notre adolescence et nous nous ne savons si nous l'avons lu jusqu'au bout. Nous l'avons repris plus tard et dévoré jusqu'à la dernière ligne ; nous l'avons relu depuis et nous espérons avoir le loisir de le relire. Nous aimons cet homme qui fut aussi grand que pitoyable. Nous nous souvenons que, profitant d'un bref séjour dans Paris, nous courûmes au Musée Carnavalet pour nous pencher sur une page d'herbier qu'on y a recueillie et que, sortant du Louvre, nous aurions voulu acquérir une fine reproduction du buste de Rousseau par Houdon. Nous croyons que, si nous oublions Lamartine, nous n'avons jamais aimé un écrivain autant que lui. On a âprement discuté ses théories sociales et nous ne songeons pas à les défendre, bien que certains aspects de la société actuelle et de ses abrutissantes servitudes lui donnent raison plus qu'hier encore. Nous ne nous occupons que de l'homme et nulle iconographie ne nous a intéressé autant que celle qui évoque son portrait, ses vagabondages, ses travaux, ses amis. Nous adorons les photographies des Charmettes, de sa vieille chambre, du jardin de l'Ermitage, de l'île Saint-Pierre, de la maison où il mourut. Nous n'interrogeons pas souvent son portrait d'adolescent, ni ceux faits par La Tour et Allan Ramsay, ni le pastel de Liotard, mais nous revenons volontiers au buste de Houdon. Nous revoyons avec émotion les images de ses amies si tendres et si capricieuses, et son écriture, si ferme, si nette, si soignée est la plus chère que nous suivions patiemment des yeux. Depuis que nous savons comment ils se comportèrent envers Rousseau, nous détestons Voltaire, Diderot et Grimm. Nous ne l'aimons pas jusqu'au culte, mais nous l'aimons comme une sorte de vieux voisin, dont on a vu les travers, dont en revanche la vie excite l'admiration. Nous n'en

M E D A I L L O N S

avons pas fait un dieu et lui-même, par ses *Confessions*, ne veut être qu'un homme. Mais ce fut un authentique grand homme.

Ses *Confessions* sont passionnantes comme un roman. Elles ne nous avaient pas fasciné lorsque nous étions un adolescent. Nous n'en concluons pas qu'elles ne séduisent pas les jeunes gens et, d'ailleurs, il est souhaitable qu'on ne les lise pas trop tôt : il y a dans l'histoire de ce vagabond de génie des épisodes qui ne sont pas exemplaires. En revanche, nous croyons que tout homme curieux (il n'est pas nécessaire qu'on soit cultivé) a lu cet ouvrage, non seulement en France, mais dans les deux continents. Ce roman vrai d'un homme sincère (jusqu'au cynisme, a-t-on dit ; le dirait-on encore aujourd'hui où les confessions à peine déguisées des romanciers nous ont valu la littérature freudiste ?), ce roman vrai d'un homme du XVIII^{me} siècle, qui a beaucoup voyagé et vu beaucoup de monde, a de grands attraits. Nous ne parlerons pas de l'influence que Rousseau a exercée sur le roman du XIX^{me} siècle, mais rappelons que des écrivains lui doivent la simplicité du cadre et la sincérité des personnages qui assurent un charme inaltérable à toute leur œuvre. En compagnie de Rousseau, nous faisons un long voyage dans un milieu que nul n'a décrit comme lui. Cent personnages défilent devant nos yeux : généreux, odieux, séduisants, comiques. Ce misanthrope a beaucoup d'esprit, sa vie tragique est entourée de comédies. Il ne joue pas toujours le beau rôle et certains lui reprochent encore ses vices et ses méfaits : nous nous demandons si ceux-là ont eu une enfance et une adolescence angéliques. On eût d'ailleurs ignoré certains fâcheux épisodes de son existence s'il ne les avait pas racontés lui-même. Bref, les *Confessions* sont vraiment captivantes et l'on ne doit pas s'étonner si leur succès fut prodigieux. Nous pensons que nul roman n'a séduit un aussi grand nombre de lecteurs vraiment intéressants. Il y a chez Rousseau une incomparable leçon de dignité qui ne peut que faire du bien aux hommes. On

M E D A I L L O N S

dit qu'il était orgueilleux, mais il ne fut pas vaniteux, car il a bousculé les gens puissants et méprisé les hautes situations de son temps. Sa vie d'homme fut très fière et très digne, et elle humilia quelques-uns de ses contemporains qui devinrent ses détracteurs.

C'est pour sa dignité, sa candeur, c'est à cause de ses détracteurs que nous aimons Rousseau. Ce fut, en outre, un très grand artiste. Nous croyons que personne ne le nie aujourd'hui. Il faut bien se résigner ! Ce vagabond équivoque, ce philosophe dangereux, ce misanthrope fut un génial écrivain. « Rousseau, dit Emile Faguet, Rousseau est un des plus grands prosateurs français. Il est un rénovateur du style et de la langue. Il a ramené en France le style oratoire qu'elle avait complètement désappris depuis Fénelon, et presque depuis Bossuet... Il est éloquent dans l'effusion, dans la confiance qu'il mêle à tout ce qu'il écrit, dans la raison, dans le raisonnement, dans le sophisme, jusque dans les souvenirs, et sa manière émue, attendrie et brûlante de les rapporter. Il a la suite, la pente, le prolongement facile dans la conduite du discours, et plutôt que l'ordre véritable, ce mouvement qui vient de l'échauffement d'un cœur toujours en émoi... » Voilà le secret du charme pathétique des *Confessions*. Nous ne les lisons pas en songeant que nous avons affaire à un artiste de génie ; nous lisons la vie d'un homme, d'un vieil ami souffrant, traqué par ses confrères et par la société, d'un homme comme vous et nous, ayant des idées généreuses qu'on ne comprend pas, d'un adolescent abandonné qui eut de pénibles et de merveilleuses aventures, d'un pauvre homme trop exigeant qui chercha son salut dans la société, d'un naïf, d'un malade, d'un malheureux qui raconte son extraordinaire équipée. Evidemment, en fermant le livre, on se souvient tout à coup que Rousseau fut un génie et on analyse son style, mais son charme est si direct qu'on ne pensait plus à ce que son grand nom représente. Son autobiographie est un livre orgueilleux et plein d'humilité, un livre de révolte et de bon sens à l'oc-

M E D A I L L O N S

casion, un livre cruel et bon. Ne le lisons pas trop tôt, réservons-le pour notre maturité : ce sera un consolateur ou, si l'on n'a pas trop souffert, une sorte de lanterne qu'on promènera sur une société qui ressemble fort à celle du XVIII^me siècle et qui ressemblera, croyons-nous, à celle de demain.

M E D A I L L O N S

Paul-Louis Courier

Nous avons beaucoup aimé le pamphlet autrefois ; déjà un peu sur l'âge, nous l'aimons beaucoup moins. Pourtant, nous relirons toujours avec le plus vif plaisir l'œuvre de Paul-Louis Courier. Les historiens des lettres assurent que cet auteur était un homme insociable et nous croyons que sa mort — il fut tué par son garde-chasse — réjouit beaucoup de grands messieurs de son temps : courtisans, faux savants, etc. Nous l'avouons tout de suite : nous aimons Paul-Louis Courier. Aurions-nous fait bon ménage, lui et nous ? Nous le croyons, puisque nous l'admirons — comme soldat, comme non-conformiste et comme écrivain. Nous ne parlerons pas du savant puisque nous ignorons le grec ; mais, depuis sa mort, ceux qui le haïssaient ont dû reconnaître qu'il était un fameux helléniste ; il nous est donc permis d'admirer le savant. Nous l'aimons comme soldat, non pas à cause de sa bravoure, mais parce qu'il raconte la guerre telle qu'il la voit, sans l'embellir. Lisez dans ses « Lettres » sa campagne d'Italie et vous verrez que ses compatriotes se conduisaient, en ce temps-là, en conquérants, c'est-à-dire fort mal. Son témoignage est donc une condamnation de la guerre — et le témoin est infiniment respectable. Au fond, il fut un mauvais soldat puisqu'il se permit d'injurier publiquement son général, un nommé Dedon, qui doit l'immortalité à son insulteur. Nous admirons aussi le non-conformiste, pour parler le langage d'aujourd'hui, que fut Paul-Louis Courier. Si vous lisez ses « Lettres », vous devinez que vous avez affaire à un homme de caractère que rien ne peut arrêter. Il ne respecte que la vraie science et le véritable honneur, il raille tout le reste et il est très méchant à l'occasion. Nous reparlerons de cela dans un instant. Mais vous constatez aussi, en lisant ses « Lettres », que c'est un grand écrivain, sobre et précis : la narration, la satire ont, sous sa plume, une tournure incomparable. Un rien lui permet de créer un petit chef-d'œuvre. On en a recueilli un ou deux dans les livres scolaires, on en a volontairement négligé d'au-

M E D A I L L O N S

tres qui n'y figureront jamais. On devine dans ses dernières lettres les démêlés qu'il eut avec la justice de son pays — il fut emprisonné quelques fois —, et on ouvre ses « Pamphlets » avec curiosité.

Ces « Pamphlets » sont d'admirables pages ! Les sujets sont assez minces et très locaux, apparemment du moins ; les hommes qu'il a ridiculisés sont oubliés ; mais ces minces sujets lui ont permis de rappeler, une fois encore, les abus du pouvoir et la sottise des gens éphémèrement célèbres. Toutes ces pages, merveilleusement écrites, tuent un homme ou un régime. On avait dit tout cela avant lui, on l'a redit après lui ; d'autres furent plus sauvages et menèrent le peuple armé dans les rues : Paul-Louis Courier a froidement assassiné pour l'éternité, dans l'esprit de ses lecteurs, tel homme ou tel régime. Relisez donc le « Simple discours », à propos d'une souscription nationale pour l'acquisition d'un grand domaine qu'on voulait offrir au duc de Bordeaux (le futur comte de Chambord), à cette époque un nouveau-né. Le pamphlet ne compromit pas le succès de la souscription, évidemment, mais il résistera en revanche plus longtemps que le domaine princier. Relisez : « *Douze mille arpents de terre enclos que contient le parc de Chambord, c'est un joli cadeau à faire à qui les saurait labourer...* » C'est le sommet du pamphlet. L'auteur est fin, terrible, sans défaillance. Les princes, les ministres, les courtisans en ont pour leur compte — et pour jamais, car vous pouvez changer le nom du domaine, du bénéficiaire et de son entourage et appliquer la satire aux personnages d'un autre lieu et d'une autre époque. Courier fut condamné à deux mois de prison et à deux cents francs d'amende (1821). Il recommença en quittant sa cellule. On dit qu'il avait mauvais caractère ; nous le répétons : il avait du caractère, tout simplement. Ce savant helléniste, patiemment attaché à de précis travaux, trouvait peut-être une salubre diversion dans le pamphlet. Quoi qu'il en soit, la postérité, pour être juste, dut réimprimer ses écrits les plus « condamnables » et

M E D A I L L O N S

déclarer que c'était du bel ouvrage — et que seules les « Provinciales » pouvaient lui être comparées...

Ce mauvais sujet se présenta un jour à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa science l'autorisait à solliciter le fauteuil de feu son beau-père. Evidemment, il échoua. Nous pouvons nous en féliciter, car son échec nous valut un autre chef-d'œuvre : « *Messieurs, c'est avec grand chagrin, avec une douleur extrême que je me vois exclu de votre Académie, puisque enfin vous ne voulez point de moi...* » Voici le procès des gens qui deviennent « immortels » en se glissant, ventre à terre, c'est-à-dire à plat ventre devant les grands d'un pays. Des pages féroces ! Relisez les noms des messieurs dont parle Courier : ils sont oubliés. Et voici la fin du pamphlet : « *Quant à mes principes politiques, c'est un symbole dont les articles sont sujets à controverse. Si j'entreprenais de les déduire, je pourrais mal m'en acquitter et vous donner lieu de me confondre avec des gens qui ne sont pas dans mes sentiments. J'aime mieux vous dire en un mot ce qui me distingue, me sépare de tous les partis, et fait de moi un homme rare dans le siècle où nous sommes : c'est que je ne veux point être roi, et que j'évite soigneusement tout ce qui pourrait me mener là...* » Nous avons, dans cet article, fait plusieurs citations et pourtant nous finirons cette page par un nouvel extrait, emprunté cette fois à Emile Faguet qui fit l'éloge du pamphlétaire en disant notamment : « *Lui qui ne respectait quasi rien a eu la vénération de bien dire. Il a eu horreur de cette improvisation négligée que la littérature politique et la polémique semblent comme autoriser. Il voulait qu'une brochure, qu'un article fût une œuvre d'art et si possible un chef-d'œuvre littéraire.* » Relisez les « Pamphlets » de P.-L. Courier : ils vous donneront, outre quelques pintes de bon sang, quelques mannes de bon sens. Ce qu'il a dit peut être redit. Rien n'a changé depuis sa mort (1825). Ce n'est pas en un siècle qu'on acquiert l'intelligence, la sagesse ou la dignité. L'œuvre du pamphlétaire est donc « ac-

M E D A I L L O N S

tuelle » et elle le sera encore dans cent ans.

M E D A I L L O N S

Lamartine

Je me rappelle encore comment je découvris Lamartine. J'avais une dizaine ou une douzaine d'années. On me remit un livre ou plutôt un morceau de livre de lecture, mélange de prose et de vers, où l'on ne donnait pas le nom des auteurs. On le trouvait sans doute dans la table des matières, mais celle-ci manquait. J'avais déjà lu beaucoup en ce temps-là, même des vers : les poésies de mes volumes scolaires (des fables et d'autres petites pièces alertes). Je ne me souviens plus aujourd'hui du poème souverain de Lamartine que je découvris dans le vieux manuel déchiré, mais j'en fus très ému. Comme c'était beau ! Et quelle « chanson » ! Je n'avais pas appris la versification en ce temps-là, cela va sans dire, mais je sentis l'harmonie de cette page. Je la perdus de vue, repris par mes travaux d'écolier et mes lectures vagabondes. Puis je la redécouvris un jour et je connus enfin le nom de l'auteur : Lamartine. Je n'oubliai plus celui-ci. Je viens de relire les vers du grand poète français et j'ai, devant certaines de ses pages, ressenti l'inexprimable enchantement que j'éprouvai il y a près de quarante années. On a eu raison, certes, de composer des anthologies de Lamartine : tous ses poèmes n'ont pas la même valeur. Disons-le : il est parfois médiocre ; en revanche, il y a dans son œuvre des pièces et des fragments qui resteront parmi les plus harmonieux, les plus touchants et les plus beaux de la poésie universelle. Si, parfois, il lui arrive de rimer et de haleter comme d'indigents prédécesseurs dont il ne put secouer l'influence, il apporta à la littérature une musique et des accents inconnus. Il considéra cependant son œuvre poétique comme une sorte de délassement ; il se croyait surtout un homme d'action et, lorsqu'il dut gagner sa vie, il n'écrivit plus que de la prose, car il ne voulait pas déshonorer la poésie par un salaire. Un homme étrange, un grand honnête homme qui n'a pas caché les faiblesses de sa jeunesse (le jeu, notamment), mais qui racheta ses erreurs de l'âge terrible par une vieillesse inquiète et labo-

M E D A I L L O N S

rieuse.

On a unanimement admiré l'harmonie de ses pièces les plus célèbres et repris les plus beaux fragments de ses longues œuvres. Tout a été dit sur cette poésie sensible, pensive et musicale. Pourtant, nous composerions volontiers une anthologie des vers rustiques de Lamartine. On lui a reproché parfois les lignes et les couleurs incertaines de ses paysages, mais si l'on relit les morceaux qu'il a consacrés au décor où il a vécu de longues années, — le décor de son enfance, par exemple, — on est ravi de ses couleurs et de ses trouvailles, et de la résonance profonde de ses vers. Des pages immortelles se trouvent dans toutes les anthologies : *Milly, La Vigne et la Maison*, des fragments de *Jocelyn*. Relisez le prologue de ce puissant poème — qui est sans doute un peu long et, par endroits, assez négligé, mais qui, seul, peut immortaliser un écrivain : voici de pauvres petites choses de la pauvre petite vie de tous les jours qui chantent merveilleusement sous la plume d'un grand inspiré. On remonte aux Latins et aux Grecs, on vient jusqu'à la vermeille poésie rustique du début du XX^{me} siècle. Et il y a chez Lamartine plus de musique que de couleur, car il a moins cherché le coloris que la musique. Puis il y a surtout chez lui ce véritable amour des humbles qui lui a peut-être coûté autant d'argent que sa vie de grand seigneur et le jeu. Voilà le secret du sortilège que Lamartine exerça sur les foules : son nom fut aussi célèbre que celui de Hugo, par exemple, ou que celui de Zola plus tard. Il aimait sincèrement les pauvres, les travailleurs, et il les a célébrés en des vers dignes de l'Évangile. Il ne s'agit pas ici d'une hautaine pitié d'aristocrate généreux, mais d'une sorte de fraternité qui émeut et impose. J'ai pour Lamartine un respect que je voue à peu d'écrivains. J'en admire d'autres, mais les hommes qu'ils furent ne me touchent pas comme celui-ci.

En 1849, on publia son œuvre accompagnée de ses notes : « L'édition des souscripteurs ». Depuis lors, ses commentateurs ont découvert dans ces annexes des erreurs qui ne

M E D A I L L O N S

sont pas des mensonges, — cela est hors de doute, — mais des défaillances de mémoire : sa vie fut si active et si vagabonde. Ces erreurs ne diminuent pas d'ailleurs l'œuvre du grand poète. Nous avons relu les notes et les préfaces avec beaucoup d'émotion. Ici encore se révèlent le cœur de Lamartine, quand il parle des humbles, et sa nature de poète rustique quand il évoque le décor de ses séjours dans la campagne française. Sa prose chante plus discrètement que ses vers, puisqu'elle n'a ni rime ni cadence rigoureuse, mais elle chante — et parfois elle pleure, discrètement. Cet homme avait une sensibilité unique ; il a tout aimé : son prochain, les bêtes, les plantes, les pierres, les eaux, et s'il a trouvé des accents inégalés pour célébrer les étoiles — les plus humbles choses n'ont pas trouvé de chantre plus ému. Je m'étonne qu'on n'ait pas repris dans les anthologies certains passages de la lettre-préface des *Harmonies poétiques* et des *Recueils poétiques*. Cette prose pleure donc parfois, mais elle chante toujours et elle appartient à la plus belle prose française. La vie fastueuse et vagabonde de ce grand seigneur, assombrie d'ailleurs par des deuils cruels, fut mélancolique et, dans les vieux jours, pénible. Vers 1852, ses dettes dépassaient cinq millions, dit-on ! Il dut écrire beaucoup pour boucher le trou... Nous avons retrouvé cette phrase dans sa lettre à Bruys d'OUILLY : « *Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme : il a prévenu bien des suicides.* »

M E D A I L L O N S

Toutes les anthologies parlent du grand poète ; quelques rares livres classiques signalent ses romans populaires. C'est donc de *Geneviève* et du *Tailleur de Saint-Point* que nous vous entretiendrons à présent. Nous le répétons : nous ne savons s'il y a dans la littérature française d'hier une plus noble, une plus généreuse figure que Lamartine. Né dans une famille où l'on était très charitable et où l'on aimait et respectait les domestiques, le poète se tourna volontiers vers les gens du peuple. Ce fut encore sa charité qui en fit un homme politique dont la carrière audacieuse et fière fut aussi glorieuse que brève. Elle ne l'enrichit pas : il quitta le forum — appauvri, endetté et il dut vendre ses propriétés l'une après l'autre. Les pauvres gens qui l'ont coudoyé ont connu sa générosité qui ne se contentait pas de veiller sur les hommes, mais aussi sur les bêtes et les arbres. Devenu besogneux dans ses vieux jours, il dut écrire beaucoup pour payer ses dettes, et nous assistons ainsi au fécond travail d'un vieillard qui cherche Dieu dans le cœur des pauvres. Cette religion est peut-être naïve ; elle est en revanche toujours émouvante. Ses dialogues (nous songeons au *Tailleur de Saint-Point*) sont sans doute un peu longs et un peu artificiels, mais on y découvre la révélation d'une très grande âme. Bref, nous avons voulu signaler aux lecteurs qui les ignorent deux magnifiques romans du peuple sortis de la plume du plus pur poète de France. N'y cherchons pas la sobriété classique du meilleur roman moderne. Les romans de Lamartine sont gonflés d'images et de réflexions qui compromettent sans aucun doute l'activité du récit. Vous y trouverez aussi de miraculeuses coïncidences ; mais aimez ces livres, méditez-les, admirez leur accent et leur style évangéliques. Vous n'oublierez jamais les images splendides que le poète a jetées sous vos yeux, généreusement.

Relisez la préface de *Geneviève*. Lamartine regrette qu'on n'ait pas écrit pour le peuple (1850) et il veut retracer quelques vies obscures dont il a été le témoin ou le

M E D A I L L O N S

confident. « De simples histoires vraies et pourtant intéressantes, prises dans les foyers, dans les mœurs, dans les habitudes, dans les professions, dans les familles, dans les misères, dans les bonheurs et presque dans la langue du peuple lui-même ; espèce de miroir sans bordure de sa propre existence, où il se verrait lui-même dans toute sa naïveté et dans toute sa candeur, mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés et ses vices, réfléchirait de préférence ses bons sentiments, ses travaux, ses dévouements et ses vertus, pour lui donner davantage l'estime de lui-même... »

Nous ne connaissons pas de plus beau programme littéraire. Evidemment, il ne nous donne pas un tableau complet de la vie du peuple, mais il nous assure sa plus belle image et ce sont là des matériaux qu'on travaille avec amour et allégresse. Ne vous étonnez donc pas si *Geneviève* et le *Tailleur de Saint-Point* sont gonflés de tendresse. En outre, vous ne découvrirez nulle part de documents plus originaux et plus fins à la fois sur la vie rustique. Les lecteurs fidèles qui se souviennent encore du luisant *Jocelyn*, par exemple, n'en seront pas surpris. Evidemment, c'est encore d'un style de poète que l'auteur se sert dans *Geneviève* et dans le *Tailleur de Saint-Point*. Ne nous en plaignons pas. Regrettons plutôt que les anthologies n'aient pas fait de plus larges emprunts à ces deux poèmes rustiques si riches de couleur et de tendresse, et où le décor et les bêtes occupent une si grande place. On n'écrit plus ainsi de nos jours, les artistes sont trop pressés, mais, s'ils sont sincères, ils doivent, à l'occasion, envier à Lamartine sa merveilleuse documentation.

Geneviève est l'histoire de Marthe, la servante de *Jocelyn* ; le *Tailleur de Saint-Point* la biographie d'un pauvre homme, une sorte d'apôtre illettré qui ne travaille que pour les pauvres gens et dont la religion a mûri loin des clochers et des catéchismes. Nous ne résumerons pas ces récits qui sont sans doute trop romanesques, mais il est évident que presque toutes les pages qui les composent ont été directement empruntées à la vraie vie des simples.

M E D A I L L O N S

Il y a là des scènes uniques dans la littérature. Relisez dans *Geneviève* ce passage où la jeune fille boit dans les mains de son fiancé l'eau qu'il a prise au torrent : « *Je ne pouvais me rassasier ; il me semblait que ça me familiarisait avec celui qui devait être mon mari et que je buvais véritablement sa sueur et sa vie.* » Cent, mille détails aussi émouvants sourdent sous vos yeux de lecteur attendri. Lisez ce que dit le tailleur de pierre de la dalle funéraire et de l'auge, et des vieux métiers des montagnes. Tout est poésie, humilité, religion. Lisez l'éloge des bêtes et des arbres : du panthéisme le plus pur. A la fin du livre, Lamartine perd son ami : « *Cet homme me manque dans la vallée. La petite lampe que je voyais de ma fenêtre luire la nuit à travers les brumes de la montagne est comme une étoile qui se serait éteinte dans le pan du ciel, ou comme un ver luisant qu'on a l'habitude de voir éclairer l'herbe sous le buisson, et qui tout à coup s'obscurcit sous les pieds. Ce n'était qu'un ver de terre, mais ce ver de terre contenait une parcelle du feu des soleils. Ainsi était le pauvre Claude.* » Vous ne trouverez cette richesse rustique que chez George Sand. Les romans de celle-ci sont célèbres ; les deux livres dont je viens de parler, à peu près ignorés. L'injustice est évidente, mais explicable. George Sand n'écrivit que des romans ; la poésie de Lamartine revêtait une telle splendeur qu'on ne parla que du poète et jamais du romancier.

Nous serions heureux si des lecteurs, désireux de se tremper à une source d'eau vive, ouvraient ces deux livres. Nous le répétons ; ils sont lents, ils sont longs, mais leurs joyaux artistiques et spirituels récompenseront votre patience, et nous approcherons sans doute ainsi de plus près le vrai Lamartine, l'homme bon qui vénérât ses vieux domestiques et les soignait comme des ancêtres. Son génie éclate dans ses poèmes, la beauté de son éloquence dans ses discours et dans ses ouvrages historiques, sa bonté gonfle ces deux livres oubliés d'une émouvante charité. George Sand eut une grande influence sur le roman du

M E D A I L L O N S

siècle dernier ; Lamartine (nous parlons du romancier) n'inspira peut-être personne. Quoi qu'il en soit, nous voulions rendre hommage au grand chantre des pauvres qui, devenu pauvre à son tour, abandonna sa plume féerique de poète, pour raconter en prose, pieusement, la vie d'une humble servante et d'une sorte de saint obscur. D'autres que Lamartine l'auraient contée avec plus de sobriété et moins de romanesque, mais sans y mettre cet accent que seule une grande âme pouvait assurer à ces histoires qui n'ont « *qu'une heure de soleil entre deux longs crépuscules* ».

M E D A I L L O N S

Mérimée

On peut se demander si Prosper Mérimée, détaché des frivolités littéraires, a senti la durabilité de son œuvre. Fonctionnaire, il prit l'allure d'un écrivain du dimanche. Pourtant il fut un précurseur. Relisez sa brève nouvelle : *L'Enlèvement de la Redoute*, et admirez-en la sobriété et l'authenticité des détails. Un siècle de littérature nous a donné beaucoup de pages d'une valeur aussi dépouillée et aussi nette, mais n'oublions pas que Mérimée vivait en plein romantisme et que le grossissement de l'école survécut aux livres de notre auteur. Il était prodigieusement doué : il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il écrivit son admirable *Chronique du règne de Charles IX*. Dans ses romans historiques, Alexandre Dumas n'atteignit pas à cette rare qualité. Mérimée était un grand artiste, Dumas un trop fécond et négligent narrateur. Le premier ne toucha pas le public du second, mais sa réputation est, en revanche, si ferme qu'elle ne faiblira jamais. Nous devons à Mérimée deux titres célèbres : *Colomba* et *Carmen*, mais aussi des nouvelles plus courtes, et notamment *Mateo Falcone* et *Tamango*, qui sont des chefs-d'œuvre. Sans le savoir peut-être, Mérimée avait créé la nouvelle à la fois classique et réaliste qu'on ignorait à cette époque. Ses confrères déploraient le sort malheureux de leurs héros, gonflaient à la fois leurs phrases et leurs livres. Mérimée écrivait cent lignes dont Hugo et Balzac auraient fait un long roman. On dirait qu'il a griffonné son récit. Mais cet homme d'allure si détachée aimait son métier, car il composait soigneusement ses ouvrages. On peut lui donner aujourd'hui des disciples, il n'eut sans doute pas de maître. Ce fut un écrivain de premier plan, plus discret que Hugo et Balzac, de qui on énumère les défauts. Les pages vraiment narratives de Mérimée n'ont pas la moindre faiblesse.

Revenons à *Tamango* : trente pages magnifiques et écrasantes ; à *Mateo Falcone* : vingt pages extraordinaires que vous n'oublierez jamais. L'image du petit sacrifié ne vous

M E D A I L L O N S

lâche plus. Mérimée raconte un affreux crime avec sang-froid. On dirait qu'il n'a pas de cœur. Il décrit sagement un combat de taureaux ou la pendaison d'un assassin. C'est un homme qui passe, prend des notes et s'en va. Vous lui en voulez de vous abandonner sans pitié au moment où vous réclamez quelques lignes d'indignation ou de consolation. Mais Mérimée est parti : il n'a pas de pitié, ni pour ses héros, ni pour ses lecteurs. Relisez *La Partie de Trictrac*, *Le Vase étrusque*, *La Vénus d'Ille* : on n'a rien écrit de plus ferme depuis un siècle. Il aimait Pouchkine : il traduisit *La Dame de Pique*, *Les Bohémiens* et *Le Hussard* du cruel écrivain russe. Il aimait cependant aussi les satires de Gogol et il écrira lui-même une très dure comédie : *Les Mécontents*. Les hors-la-loi intéressaient ce sage fonctionnaire. Il parle volontiers de contrebandiers et de bandits, il nous fait admirer Colomba, jeune femme sans entrailles devant l'agonie de son ennemi, et il semble réhabiliter Carmen avant de la quitter. Sa phrase est nette et coupante comme de l'acier. Il dédaigne son lecteur et il s'en moque à l'occasion : voyez la fin de sa *Chronique du règne de Charles IX*. Deux livres l'ont donc rendu célèbre et immortel : *Colomba* et *Carmen*. Il avait trente-sept ans lorsqu'il publia le premier ; quarante-quatre ans lorsque parut le second. Ce sont deux très beaux récits, trop connus pour que nous en reparlions ici.

Mais nous venons de relire sa *Chronique*. Nous répétons qu'il n'avait pas vingt-six ans lorsqu'il l'écrivit. Ce volume est une merveille. Sa composition est d'une sûreté remarquable, les matériaux savamment employés et la narration vivante. Là où Dumas fut prolix et souvent médiocre, où Hugo fut grandiloquent, où Flaubert fut somptueusement lourd, Mérimée garde sa fine plume d'acier. Il aimait donc le passé ; il vagabonda volontiers : ses plus belles pages viennent de la Corse et de l'Espagne. Il parla aussi des Français de son temps, mais plus brièvement et sans les embellir : *Le Vase étrusque*, *Les Mécontents*, *Arsène Guillot*, *L'Abbé Aubain*. On dirait qu'il

M E D A I L L O N S

les méprise. Cet homme du monde était peut-être une sorte de révolté, de non-conformiste, comme on dit de nos jours. Quoi qu'il en soit, ce fut un très grand écrivain chez qui l'on peut étudier la fine, souple et nette langue dont il se servit. Vous ne trouverez jamais chez lui ni lourdeur, ni obscurité. Il reste l'un des plus beaux classiques, dans l'originelle acception du mot, de la littérature française. Nous croyons d'ailleurs que son influence fut considérable non seulement sur les écrivains de son pays, mais aussi sur des écrivains étrangers qui, aujourd'hui, sont illustres. Au fond, Mérimée était un historien, nourri de surcroît, de la moelle des anciens, et ceci explique son sang-froid et la fermeté de ses récits. Il assurait à ceux-ci une sorte d'honnêteté que manifestèrent, en présence des grands événements, les Latins dont il fut le disciple dans ses imaginations de romancier.

M E D A I L L O N S

Balzac

Nous venons de relire quelques tomes de l'œuvre énorme, torrentueuse, imparfaite et puissante d'Honoré de Balzac. Nous avouons d'ailleurs que, çà et là, nous avons sauté quelques pages et que nous n'avons pas perdu grand'chose. Le défaut capital de Balzac est le manque de sobriété et de goût. Son pathétique *Colonel Chabert*, par exemple, est bien près de la perfection ; malheureusement, l'auteur gâte tout de suite son récit en y introduisant les plaisanteries des saute-ruisseau. En outre, Balzac n'a pas toujours donné une ligne nette à ses narrations : elles s'arrêtent en chemin pour lui permettre de philosopher ou d'étaler sa documentation. Seuls quelques récits plus brefs échappent à cette critique et nous pensons que le *Curé de Tours*, *la Bourse*, *Le Bal de Sceaux*, *Le Chat-qui-pelote*, *L'Illustre Gaudissart* comptent parmi ses meilleures compositions. Mais nous n'y découvrons peut-être pas le Balzac dont on parle tant. Le célèbre Balzac est un romancier aux énormes défauts ; certains de ses chapitres ou certains de ses livres appartiennent au genre qu'on a appelé le roman feuilleton, et Dumas père et Eugène Sue peuvent signer une partie de l'œuvre de leur grand confrère. On croirait avoir affaire à un écrivain qui ne se relit jamais. Cependant, ce fécond romancier était la terreur des imprimeurs : il corrigeait ses épreuves avec une sorte de férocité qui était peut-être de l'angoisse... Il n'était donc pas négligent, mais maladroit ; son fougueux tempérament ne lui permettait pas de polir définitivement ses pages. Il a tenté de faire un joyau du *Lys dans la vallée*. il n'y a pas réussi, les phrases coquettes ne lui ont pas porté bonheur. Ajoutons tout de suite que nous aimons beaucoup ce livre qu'on a trop décrié parce qu'il ne ressemblait pas aux autres œuvres du romancier, tout simplement. Mais Balzac ne se trouve vraiment à l'aise qu'en compagnie de gens plus vulgaires que M^{me} de Mortsauf, et il préfère les rues bruyantes de Paris aux sages images rustiques.

M E D A I L L O N S

On a dit qu'il était l'historien d'une époque. C'est ainsi qu'il restera grand malgré les criardes imperfections de son œuvre. Ses mille et un personnages courent dans ses cent livres. On les revoit d'un tome à l'autre, on nous présente les enfants et les petits-enfants des héros qui viennent de mourir. Ces personnages sont-ils vrais ? Quoi qu'il en soit, ils vivent. Nous les croyons cependant trop « poussés » : Grandet est trop avare, Goriot trop stupidement paternel, Hulot trop stupidement libertin, Nucingen trop stupidement amoureux... Mais on n'oublie pas leurs noms. L'intrigue, nous l'avons dit, n'est pas toujours vraisemblable : nous retombons souvent dans le roman feuilleton. En outre, des détails essentiels sont négligés au profit d'incidents médiocres. Ce n'est donc pas particulièrement la narration qui nous plaît chez Balzac, c'est le portrait, et surtout le portrait masculin : Grandet, Goriot, César Biotteau... (Ne parlons pas de cette invraisemblable Esther Gobseck, mais rappelons le souvenir de M^{me} de Mortsauf, qui est une bien belle figure de la littérature romantique.) Balzac a coudoyé ses mille et un personnages : il n'y a pas de doute à cet égard. Puis il a vraiment vécu en leur compagnie : les notaires, les parfumeurs, les magistrats, les marchands de draps, les banquiers, les concierges lui ont livré leurs secrets. L'auteur est à l'aise chez eux, il peut parler de ventes de terrains et de maisons, de lois, de commerce d'huile antique et d'étoffes, d'affaires boursières et de secrets domestiques. Il a fréquenté aussi l'aristocratie de son temps ; il a pénétré dans les grandes maisons et dans les petites boutiques. Son œuvre est si extraordinairement vivante qu'on sourit de ses défauts. Balzac nous emmène vraiment dans ses boutiques, ses mansardes, ses salons, ses cabinets de banquiers et de juges d'instruction, ses alcôves, ses prisons. On sait d'ailleurs, par ses lettres, qu'il croyait à l'existence réelle de ses personnages et des millions qu'ils possédaient ! Voilà le secret de sa force. Bien qu'il eût beaucoup de relations, il ne vivait peut-être que dans ses livres...

M E D A I L L O N S

Il est donc incomparable dans ses descriptions et ses portraits. Voyez le début du *Père Goriot*, cette maison Vauquer si minutieusement présentée : une merveille ; tout le *Curé de Tours*, à la réserve des dernières lignes ; la boutique de *César Birotteau* ; la boutique du *Chat-qui-pelote* ; le rentier Molineux ; l'appartement pauvre de *La Bourse* ; la vie chez les Grandet... Mille pages extraordinaires. Nous ne connaissons, dans la littérature universelle, aucun observateur aussi puissant que Balzac, car son domaine est plus vaste que celui de ses confrères qui se sont réfugiés chez une seule classe de gens, dans une seule ville, dans une seule province. Il y a chez Balzac une figure que nous aimons particulièrement : César Birotteau, ce marchand de parfums, vaniteux, ridicule, mais dont la probité et la mort sont dignes de Plutarque. Il y en a une autre, sans doute plus romantique et que George Sand n'eût point reniée : *Le Médecin de Campagne*. Il y a un vieux récit que nous avons relu avec intérêt : *Les Chouans*, la première œuvre signée « Honoré Balzac ». Il est supérieur aux romans de Dumas père. *Le Lys dans la Vallée* renferme des pages d'une grande délicatesse que nous avons lues autrefois avec une vive émotion et que nous avons retrouvées avec plaisir... Bref, nous aimons de rouvrir Balzac de temps en temps. Mais mille feuillets de ce torrentueux auteur sont devenus illisibles ; mille autres, indifférents ; le reste a, en revanche, gardé sa verve et sa puissance, et, malgré la copieuse bibliographie qu'on a consacrée au père de la *Comédie Humaine*, on ne cessera sans doute jamais non seulement de lire, mais d'analyser son œuvre si imparfaite — et si curieuse.

M E D A I L L O N S

George Sand

Voici quelques romans rustiques de George Sand dont nous avons retrouvé toute la saveur ancienne. Leur forme a vieilli : l'auteur écrivait très vite et ses personnages bavardent volontiers. Mais l'accent de ses livres est toujours jeune et leur intense poésie classa les meilleures œuvres de Sand dans le genre lyrique. Nous n'avons pas repris ses premiers volumes : nous avons rouvert les généreuses histoires qu'elle écrivit dans le cours de sa maturité apaisée. On a dit qu'elle avait fidèlement peint le « grand monde ». C'est possible ; mais ce n'est pas ce monde qui nous intéressait. D'ailleurs, rouvrez *Le Marquis de Villemer*, ce roman très louable. Un autre écrivain l'eût composé aussi bien qu'elle. Mais personne n'eût créé les *Maîtres sonneurs* avec tant de fidélité et de charme. Re-feuilletez *Mauprat* ; certes, Edmée et Bernard sont de solides et captivantes figures, mais le bonhomme Patience, le philosophe forestier, finit par occuper la première place du récit. Même dans le *Marquis de Villemer*, quelques silhouettes paysannes apparaissent et on ne les oubliera pas. George Sand aimait ces humbles et vigoureux héros des champs et des bois. Elle les a entourés d'une vive poésie, toute simple, mais exacte, qui assure à son œuvre rustique un attrait incomparable. Vous découvrirez dans les anthologies scolaires des fragments de paysages qui sont des perles. Ses livres étincellent, car les perles y abondent. Quinze ou dix lignes à la fois, et l'on sait tout de suite que l'auteur se trouvait là et qu'elle avait des yeux de paysanne et de poète.

La musique joue parfois un rôle important dans l'œuvre rustique de George Sand. Rappelez-vous *Les Maîtres sonneurs* — que nous considérons comme son plus beau livre : le plus vaste, le plus vivant, le plus varié. On dirait que les cornemuses ronronnent d'un bout à l'autre du roman. Et quel accent biblique ! Ses personnages sont grands comme les pasteurs de l'Ancien Testament. L'œuvre de Sand comprend des titres célèbres : *La Petite Fa-*

M E D A I L L O N S

dette, *François le Champi*, *La Mare au Diable*. Ajoutez franchement encore à ces trois volumes : *Le Meunier d'Angibault*. Le romanesque, auquel on fait la guerre de nos jours, est très visible. Mais si vous ne recherchez que l'évasion dans les livres, évadez-vous en compagnie de George Sand, et vous ferez un beau voyage dans l'espace et le temps. Nous croyons que la vie qu'elle a décrite a disparu, car ses documents sont déjà vieux et la province française a changé de visage. Ses coutumes sont perdues ; des forêts ont été dévorées par l'industrie ; les chaumières sont tombées en ruine ; on a dompté les rivières capricieuses, redressé les chemins sauvages. Mais il nous semble que le Berrichon moderne devrait baiser les pages des romans de Sand, car il y retrouve la vieille âme de sa contrée, immortalisée par une grande artiste. On peut reprocher à celle-ci sa prolixité et ses négligences : on lui doit en revanche un long poème rugueux qui lui assurera toujours une place de premier ordre parmi les écrivains populaires du XIX^{me} siècle.

George Sand était rousseauiste — socialiste, comme on disait de son temps. Son socialisme est vieillot, un peu puéril, si l'on songe que le socialisme moderne est devenu une science. Celui de Sand est comme le reflet d'une Internationale morte et oubliée. Cette morte oubliée était bien belle ! Elle fait sourire aujourd'hui les sociologues. Elle est émouvante. Voulez-vous connaître le secret du succès de George Sand ? Sa tendresse pour le pauvre. Cette femme, qui eut une jeunesse orageuse, rentre dans son Berry vers la quarantaine, y mène une vie laborieuse, rigoureusement consacrée à son terroir et aux braves gens de ce terroir. Elle n'exerça sans doute pas la considérable influence que Rousseau eut sur son temps ; nous croyons cependant que beaucoup d'âmes généreuses doivent à la bonne George Sand une sorte de révélation. Ne médisons donc pas de son œuvre. Elle fut une précieuse collaboratrice du progrès moral en France et ailleurs — puisque ses livres passèrent bientôt les frontières et semèrent le bon

M E D A I L L O N S

grain en Europe. Ses romans ne sont pas savants ; en revanche, ils sont amicaux, simples et réconfortants. Ils composent une belle image du monde : irréaliste sans doute, mais peut-être réalisable. Ils sont un refuge. Lorsque votre époque vous fatigue par ses drames et ses sottises, frappez à la porte de la bonne et sereine baronne. Elle n'est jamais équivoque : une grande pureté baigne son œuvre, et elle est captivante. Rouvrez ses livres rustiques sans parti pris et vous vivrez quelques soirées en compagnie de bien braves gens et dans un décor de vacances.

Vous retrouverez sans doute ses défauts, nous l'avons dit. Il y a trop de bonhomie et trop de tournures du terroir dans son style. Mais la psychologie de ses personnages est toujours solide : l'auteur a intelligemment observé ses héros. Elle les choisit volontiers honnêtes et généreux : peut-on le lui reprocher ? Parfois, l'architecture de son récit n'est donc pas rigoureuse ; mais elle rachète, répétons-le, ces péchés d'écrivain trop fécond, par sa bonté et surtout par sa poésie. La grande George Sand est avant tout le poète du Berry ; cette province française a trouvé en elle un chantre magnifique. Or, comme quelques-uns des plus illustres écrivains du XIX^{me} siècle, elle a conquis l'immortalité en restant fidèle à son terroir et en y découvrant des femmes et des hommes universels, car, c'est grâce à ses seuls romans paysans qu'elle vivra dans l'histoire de la littérature. Dans une de ses dédicaces, elle disait : « *Je t'envoie ce roman comme un son lointain de nos cornemuses, pour te rappeler que les feuilles poussent, que les rossignols sont arrivés, et que la grande fête printanière va commencer aux champs.* » Chacun de ses livres rustiques est une fête grave et sereine de la terre et des honnêtes gens.

M E D A I L L O N S

Renan

On a consacré toute une bibliothèque, admirative ou hostile, à Ernest Renan. Ce fut, il est vrai, l'une des plus attachantes figures de la pensée française. Nous savons tout le mal qu'on a dit de cet « apostat » qui, destiné à servir l'Eglise, fut, affirme-t-on, le pire ennemi de l'Eglise. Cette querelle n'aura jamais de fin. L'Eglise ne pardonne pas à un défroqué de s'être dressé contre elle. Mais il est beaucoup d'âmes croyantes qui respectent Renan. Il faut, en effet, à tout homme *honnête* un grand courage pour renier publiquement ce qu'il a adoré, et Renan fut un honnête homme. En outre, s'il quitta l'Eglise, il ne l'injuria pas sur la place publique et ce qu'il révèle dans ses souvenirs de jeunesse est bien sympathique : lorsqu'il parle de ses anciens maîtres, il signale leurs petites manies, leurs ambitions, leurs faiblesses, mais aussi leur noblesse d'âme, leur désintéressement, leur érudition. On sent, d'un bout à l'autre de ces chapitres, la loyauté de l'« apostat » et l'on devine qu'il a dû souffrir plus qu'il ne l'avoue. On ne s'arrache pas à une légende aussi belle qu'une religion d'enfance sans déchirement. La sérénité de Renan est ce qu'on voit, mais il y eut aussi ce qu'on ne voit pas : un petit Breton ne devient pas, du jour au lendemain, sans souffrir, un traducteur impitoyable des livres de la foi ancestrale. La vie si haute, si belle de Renan fut peut-être un long drame, ou nous avouons ne pas connaître les hommes. N'oublions pas que Renan, qui a abandonné l'Eglise, a vécu en chrétien jusqu'à sa mort. Il n'avait plus aucune attache avec l'Eglise, mais on eût dit que celle-ci le tenait encore comme au jour de son baptême.

Nous avons repris récemment ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* et nous y avons découvert cette petite phrase : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. » Voilà sans doute le secret de la fraîcheur et de l'émotion de ces souvenirs. On y trouve aussi ces lignes : « Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. » Voilà aussi le secret de l'audace de Renan. Ce fut

M E D A I L L O N S

un réfractaire — à la discipline inflexible de l'Eglise, discipline qu'il observa volontairement toute sa vie. Ce fut encore un lutteur : il savait tout le mal qu'on dirait de lui ; il a osé, presque seul, se dresser devant le mépris, l'injure, la calomnie. Il les a dominés, il a vaincu. Les plus nobles âmes parmi les croyants ont reconnu sa sincérité et sa noblesse. Il était vraiment le petit-fils de son grand-père, une mauvaise tête, capable, pour l'honneur, de briser à coups de bâton le crâne d'un contradicteur. L'intellectuel Ernest Renan n'avait pas de bâton : il gardait simplement sa mauvaise tête, si intelligente, si généreuse, si ferme. Une longue révolte vivait peut-être en lui : ses aïeux furent des pauvres volontaires qui « n'avaient pillé ni rançonné personne », comme disait sa mère. Et nous arrivons ainsi au chapitre que nous aimons particulièrement dans l'œuvre de Renan : ses souvenirs d'enfance.

Relisez-les, et n'oubliez pas que vous avez affaire à l'un des plus éminents et subtils esprits de la France, arrivé au faite de l'honneur intellectuel. Il eût pu ne pas rappeler le passé des siens, des pauvres, avons-nous dit, dont un vagabond, un propre à rien qui mourut au bord d'un chemin, après avoir vécu dans les cabarets où il racontait des histoires. Il y a dans ces souvenirs d'enfance beaucoup de piété, — Renan adorait littéralement sa mère, — beaucoup de bon sens et d'enjouement. Il ne renie aucun des siens, il les adopte tels qu'ils sont, honnêtes, héroïques ou simplement originaux. Tout cela est très émouvant. Et nous ne vous avons encore rien dit de son style, si naturel, si clair, à la fois aisé et ferme, un beau style de France. Relisez ce conte intitulé : *Le Broyeur de Lin*, qui est une merveille. Grand artiste, grand esprit, de qui l'on ouvre toujours la *Vie de Jésus* avec mélancolie, avec amertume, mais avec respect, il mécontenta beaucoup de monde. Il troubla aussi des âmes, mais il ne mérita pas la malédiction dont on voulut l'accabler parce qu'il n'a jamais arraché une âme vraiment croyante à sa croyance. L'exégèse,

M E D A I L L O N S

œuvre de l'esprit, n'a peut-être jamais eu de prise sur une croyance qui est surtout un « état de grâce ». Ernest Renan fut un grand honnête homme, trop désobéissant pour se plier à une discipline quelconque ; mais ce ne fut pas un renégat — marqué de l'opprobre qui accompagne ce mot. Il a trop aimé ses aïeux, trop respecté les saints hommes qu'il a connus parmi les fonctionnaires de l'Eglise. Aussi son nom, qui fit naître tant de querelles, a-t-il gardé une indiscutable auréole de gloire qu'on réserve aux grands esprits qui furent aussi d'honnêtes gens.

M E D A I L L O N S

Alphonse Daudet

Il y a quarante ans, un critique — qui n'aimait pas Alphonse Daudet — écrivait qu'il se vendait autant de Daudet que de Zola. Nous croyons que le succès de l'auteur du *Petit Chose* est resté aussi grand, et personne ne pourrait s'en étonner. Daudet rappelle Dickens. Comme le romancier anglais, l'écrivain français sourit en pleurant, et les « petites gens » aimeront toujours l'histoire du *Petit Chose*, de *Jack*, de la pauvre Désirée Delobelle, de tant de personnages populaires de l'admirable artiste au cœur d'or que fut Daudet. Il était poète, et il connut très tôt les durs tributs que paient à la vie les misérables. *Le Petit Chose* est presque le récit authentique de son enfance et de son adolescence. Nous venons de relire ce livre : le récit a gardé toute sa fraîcheur et toute son émotion. L'auteur qui se raconte avec cette émotion et cet esprit sera toujours sympathique. Nous avons relu *Jack*, ce long drame poignant qui est vrai, lui aussi, nous a dit Daudet. *Jack* est un très beau roman qui n'a rien à envier à tous les beaux romans que nous donnèrent à cette époque les meilleurs écrivains de la France. Il est plein de larmes et d'humour ; Dickens l'eût signé, mais ici la « Providence » est arrivée trop tard ; l'Anglais l'eût appelée plus tôt, il était plus optimiste que Daudet. Le livre renferme sans doute des longueurs « documentaires » ; n'oublions pas qu'en ce temps-là presque tous les romanciers aimaient la documentation. Quoi qu'il en soit, la figure de Jack est l'une des plus pathétiques du roman français du XIX^{me} siècle. Nous voulions donc signaler d'abord ces deux livres de l'enfance et de l'adolescence. *Le Petit Chose* parut en 1868, *Jack* en 1876. Daudet écrivit d'autres romans dans le cours de ces huit années et nous vous parlerons de quelques-uns d'entre eux, mais notre présentation du grand artiste serait fort incomplète si nous ne vous rappelions pas ses merveilleux débuts de prosateur : *Les Lettres de mon Moulin* et *Les Contes du Lundi*, car c'est ici qu'on devra toujours rechercher les vrais chefs-d'œuvre

M E D A I L L O N S

de Daudet.

Voici comment l'auteur me fut révélé un jour. En ce temps-là, je commençais mon Ecole moyenne et nous avions parmi nos professeurs un savant assez fantaisiste qui, lorsqu'il croyait, avec raison d'ailleurs, que sa leçon nous avait fatigués, nous lisait quelques pages d'un de ses auteurs favoris. Aujourd'hui, j'ai oublié — qu'il me le pardonne s'il vit encore — les leçons de sciences et même les lectures littéraires de mon professeur, sauf une page fascinante que j'ai souvent reprise depuis lors, je vous le garantis : « Les Vieux », des *Lettres de mon Moulin*. Je revois encore la bonne figure du lecteur ; de temps en temps il prenait une pincée de tabac à priser. Je souriais certainement, et je pleurais sans doute. *Les Vieux* ! C'était divin ! Jamais, me semblait-il, je n'avais entendu une histoire aussi belle, aussi colorée, aussi parfumée. Daudet ? Alphonse Daudet ? Je me mis à la recherche de cet auteur, je le découvris et je ne le lâchai plus. *La Chèvre de M. Seguin*, *Les Etoiles*, *Le Curé de Cucugnan*, *Le Sous-Préfet aux Champs*, *les Trois Messes basses*, *L'Elixir du Père Gaucher*... Comme tout cela était beau, fin, pur ! De la vraie Poésie. N'oublions jamais ces pages. Certes, le romancier Daudet nous introduit dans le monde vaste et divers de Paris, dans son luxe et sa misère, mais seuls ces quelques petits titres que nous venons de vous signaler immortalisent un écrivain. Il y a dans la littérature française des pages aussi fraîches et aussi parfumées, il n'y en a pas de plus fines, de plus ailées. Ce sont d'inaltérables joyaux. Nous souhaitons que tous les adolescents les relisent souvent pour qu'ils y découvrent l'essence de la poésie en prose et ce que peut donner, dans le domaine du coloris, la merveilleuse langue française. L'unique, le miraculeux Daudet est là, dans ces *Lettres de mon Moulin* et dans quelques-uns des *Contes du Lundi*. On ne pourrait refaire après lui, ni *Le Petit Chose*, ni *Jack*, ni ses romans, mais personne n'oserait même songer à tenter un pastiche des *Vieux*, des *Etoiles*, des *Messes basses*, de la *Chèvre de*

M E D A I L L O N S

M. Seguin...

Les *Contes du Lundi* sont beaucoup plus âpres. (Seules *Les Emotions d'un Perdreau rouge* auraient pu prendre place dans les *Lettres*.) La guerre et la révolution venaient de passer sur la France. Les Français aiment sans doute particulièrement ces pages cruelles et patriotiques où l'humour reparaît cependant, malgré tout. Quelques-unes d'entre elles sont célèbres : *La Dernière Classe*, *Le Turco de la Commune*, etc. Il y en a d'autres, plus effacées. Relisez cette pauvre et banale histoire : *Maison à vendre*. Un conte de journal ?... Un soir, à la radio, un très grand artiste, Georges Dorival, lisait cette page comme il savait le faire, sans hausser la voix, naturellement, merveilleusement. Si vous l'aviez entendu, vous auriez senti toute la poignante tristesse de ce pauvre drame, simple et nu, apparemment dépourvu de toute beauté littéraire. Dans chaque page de Daudet, derrière le sourire de ce malade — car l'auteur du *Petit Chose* fut un grand souffrant — bat un noble cœur qui a aimé les miséreux, les infirmes, les enfants. Reprenez donc *La Belle Nivernaise*, cette histoire d'un bateau et de son équipage. En parle-t-on encore souvent ? Nous ne le croyons pas et on a tort. C'est du Dickens le plus pur. La « Providence » veille sur ces petites gens charitables. Vous aurez beau sourire, hocher la tête, dire que c'est « arrangé » ; avouez que c'est délicieux et vivant. Dans les souvenirs de Daudet, nous trouvons ces lignes : « *Je me sens au cœur l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes, j'ai eu comme lui une entrée de vie navrante, l'obligation de gagner mon pain avant 16 ans ; c'est là, j'imagine, notre plus grande ressemblance.* » Bah ! le *Petit Chose* a fait du chemin. Les cuistres et les potaches qui l'ont torturé au collège d'Alès ont vécu assez longtemps pour connaître sa gloire — et s'en étonner. La misère a ses revanches. Ne raillez jamais le « sentimentalisme » d'Alphonse Daudet. Ce sourire est, comme chez Dickens, le sourire d'une âme tendre qui a subi les « basses

M E D A I L L O N S

humiliations du pauvre » et qui semble promettre à ces misérables héros une prochaine embellie.

Le plus gros succès d'Alphonse Daudet est *Tartarin* (du moins les deux premiers tomes de *Tartarin*) : les lecteurs français aiment donc le rire. Puis vient *Sapho*, ce roman poignant dont on a dit autrefois beaucoup de mal : il est vrai que, depuis lors, on a lu des portraits plus hardis de courtisanes. *Sapho* que Daudet dédia à « ses fils quand ils auront vingt ans » mettait les adolescents en garde contre de dangereuses liaisons. La courtisane, sortie des bas-fonds parisiens et que ses relations amoureuses ont superficiellement affinée, cette courtisane est une créature à la fois méprisable et douloureuse, et la pitié de son amant est pleine de périls. Le livre n'est pas aussi édifiant que l'auteur l'espérait, parce que Daudet a eu, malgré lui, pitié de la femme qui d'ailleurs était pitoyable. Quoi qu'il en soit, *Sapho* est sans doute le plus puissant roman de Daudet avec *l'Évangéliste*. Celui-ci n'a pas connu le succès de *Sapho* et on peut le regretter. Evidemment, le thème de l'amour est plus « universel » que celui de la folie religieuse, mais la pauvre histoire de la jeune mystique arrachée à son tendre foyer par une fanatique est aussi sobrement écrite et aussi pathétique que le drame de la courtisane et de son faible amant. Or *l'Évangéliste* n'a connu qu'un tirage honorable, inférieur à celui de *l'Immortel*, des *Rois en exil*, du *Nabab*. On connaît ces dures satires de l'Académie, de la royauté, du « grand monde » parisien. Nous croyons qu'on place volontiers Daudet après Balzac. Certes, l'auteur des *Lettres de mon Moulin* ne fut pas aussi fécond que Balzac, mais si l'on ne songe qu'à l'« écriture » des deux artistes, Daudet domine, et de très haut, le père abondant de la *Comédie humaine*. Relisez *l'Immortel* et les *Rois en exil*. Quelle vie ! quelle couleur ! que de phrases souples ! que de tableaux délicieux, malicieux ou féroces ! Le *Nabab*, cette sorte de fresque balzacienne, n'a pas la composition serrée des

M E D A I L L O N S

meilleures œuvres de Daudet, mais elle renferme de puissants fragments. Le *Nabab* est le roman le plus balzacien de l'auteur et ce n'est pas son chef-d'œuvre ; nous le répétons parce que nous voulons dire que le très grand artiste que fut ce Méridional au cœur d'or n'était pas né pour écrire des histoires rapides d'écriture et lentes d'évolution à la Balzac. Son talent, si fin, si unique, s'exprime ailleurs.

Reprenons deux autres de ses romans célèbres : *Fromont jeune et Risler aîné* et *Numa Roumestan*. Le premier fait songer à Dickens, mais à un Dickens français, c'est-à-dire à un Dickens qui connaîtrait toutes les ressources de la merveilleuse langue française. Outre l'esprit et le cœur de Dickens, nous découvrons donc ici un écrivain dont on ne pourra jamais dire qu'il fut de « second ordre », comme on l'a dit de Dickens. *Numa Roumestan* est la satire, plus spirituelle que féroce, de l'homme politique du Midi et de ses concitoyens. Daudet fut vraiment un homme étrange : il adorait le Midi et il l'a raillé ; ce Midi lui a fourni les pages les plus indestructibles et les plus comiques de ses livres. Le portrait de Roumestan est inoubliable et ce roman fut toujours l'enfant chéri de Daudet : ses couleurs sont du reste éclatantes. Qu'on ne se méprenne point pourtant sur l'humour de l'auteur du *Petit Chose* : il y a beaucoup d'amertume dans ses livres. Il n'a fait grâce à aucun « grand » de ce monde : ni aux savants officiels, ni aux « hommes-bouées », de la politique, ni à la finance, ni à la noblesse. Il a traité le Nabab avec indulgence parce que ce millionnaire, à la fois si robuste et si naïf, était un ancien esclave. Il a rencontré une grande reine chez les *Rois en exil*, mais le personnage principal du livre est encore un paysan fanatique. Daudet ne devient vraiment tendre que lorsqu'il parle du peuple. Certes, il ne l'aime ni ivrogne, ni hâbleur, mais avec quel bon sourire il fait défiler devant nos yeux les ouvrières, les ouvriers et les petits ménages de Paris. Il a observé de très près ce brave monde : on en retrouve des images partout, même dans

M E D A I L L O N S

les *Rois en exil*. Daudet plaça volontiers la femme au-dessus de l'homme. Certes, Risler est une émouvante figure, le vieil Izoard de *Soutien de famille* est bien sympathique ; même cet Elyzée, l'illuminé des *Rois en exil*, est un personnage touchant ; l'honnêteté de Vedrines éclaire quelques chapitres de *l'Immortel*, le pasteur Aussandon de *l'Évangéliste* est un brave homme, mais les fantoches de toutes les classes abondent dans l'œuvre de Daudet : rois, princes, ducs, ministres, Chèbe — le commerçant raté et paresseux ; Delobelle — le comédien que nourrissent sa femme et sa fille. Daudet n'aimait guère les hommes !

En revanche, il nous a donné d'admirables portraits de femmes. Oublions sa pitoyable Sapho, la frivole M^{me} Risler, les fanatiques de *l'Évangéliste*, l'épouse habile de *l'Immortel*, toutes les courtisanes du « grand monde » parisien. Allons respirer l'air pur de la famille dans les petits ménages peints par Daudet. Il y a là des silhouettes émouvantes : jeunes filles, jeunes épouses, vieilles mamans. Enfin, le monde n'est pas aussi laid que les hommes auraient pu le faire croire. M^{me} Roumestan, la mère du Nabab, la famille Joyeuse, la petite Delobelle, la petite Eudeline, la maman Ebsen, une servante, une porteuse de pains, une reine (qui d'ailleurs n'est plus qu'une mère), vingt autres vous consolent de la turpitude des hommes. Et, lorsque les hommes ne vivent que pour ces femmes et leurs enfants, qu'ils soient camelots ou éclusiers, petits employés ou petits boutiquiers, ils sont vraiment touchants malgré leurs imperfections un peu comiques. Ah ! Daudet n'a pas été un renégat ! Il avait le « cœur populaire ». Il n'a sans doute pas vécu au milieu des pauvres, il a surtout coudoyé le « grand monde » de son temps qui d'ailleurs ne s'en réjouit pas, car l'auteur n'aperçut guère que l'aspect impitoyable, frivole et vénal de la haute société de son époque. Le roman bourgeois de Daudet n'est qu'une satire. La grande courtisane de son œuvre n'est pas Sapho : c'est l'« homme-bouée » de la politique, l'homme à toutes mains du journalisme, l'homme malin de l'Acadé-

M E D A I L L O N S

mie, tous les « salonnards », tous les chasseurs de dots. Et, si l'on veut voir chez Daudet la belle image de la France, on doit la chercher dans les petites boutiques, dans les maisonnettes de la banlieue parisienne ou de la campagne française, dans les mansardes de la capitale, dans les bateaux de la Seine. Voilà la vraie lumière des livres du tendre poète que fut Alphonse Daudet — l'impitoyable observateur des sottises et des crimes de son temps. Il fut plus âpre — et plus vrai — que Dickens, et aussi spirituel que lui ; il fut, répétons-le encore une fois, plus artiste que Balzac. Et il restera l'un des plus grands écrivains français du XIX^{me} siècle.

M E D A I L L O N S

Maupassant

La carrière littéraire de Guy de Maupassant fut brève et dramatique. Si l'on oublie un recueil de vers, l'écrivain débuta par *Boule de suif* en 1880, publia vingt-sept volumes en dix ans, tenta de se couper la gorge, et mourut, à l'âge de quarante-trois ans, en 1893, atteint de paralysie générale. Nous avons sur notre table une brassée de volumes de Maupassant qui nous permettront de suivre son œuvre depuis ses débuts jusqu'à ce que son cerveau fût dérangé. Nous venons de citer *Boule de suif*, sa première longue nouvelle, qui est sans doute son chef-d'œuvre. On nous parlera de ses romans mondains : *Bel-Ami*, *Fort comme la mort*, *Notre cœur*... Ces longs récits n'ont pas la nette composition de *Boule de suif*. Qu'on nous comprenne bien : nous n'avons jamais recommandé de livres équivoques, mais nous insistons sur cette histoire d'une modeste courtisane parce qu'elle a une résonance que ne possèdent pas toujours les livres de Maupassant. Cette nouvelle comique et âpre, cette cruelle satire est une merveille de style, de coloris et d'esprit. Il est possible qu'on humiliât autrefois Maupassant — le Maupassant mondain et snob — en l'appelant l'auteur de *Boule de suif* ; et pourtant il n'a rien écrit de plus solide, de plus serré : ses quelques héros représentent toute la société et cette société n'est pas belle, ni dans sa « vertu », ni dans son « patriotisme ». *Boule de suif* est un chef-d'œuvre. Nous avons dit que nous ne recommandions pas volontiers des livres grivois et nous sommes bien embarrassé, car l'œuvre de Maupassant n'est guère édifiante. Elle a d'ailleurs un défaut plus grave encore : son pessimisme sombre, infernal, malgré ses éclats de rire. Ses héros masculins sont des polissons, ses héroïnes des courtisanes. *Bel-Ami*, ce séduisant gaillard qui fait son chemin grâce aux femmes n'est pas plus méprisable que la plupart des jouisseurs dont parle Maupassant. Ils ne respectent rien : ni le mariage ni l'amitié. Ils vivent comme des brutes habiles à la recherche de l'amour. Les femmes ne valent pas mieux : ce sont des folles qui, du matin au soir, attendent l'amant. Si nous

M E D A I L L O N S

jugions les contemporains bourgeois de Maupassant d'après ses récits, nous mépriserions la bourgeoisie française. Et ce n'est pas là le seul crime de Maupassant (qui eût pu être un « crime de classe »), car l'écrivain a traité aussi durement le paysan français qui, d'après ce bourgeois normand, n'est qu'une sorte d'animal avare, cruel, sale.

Nous n'exagérons pas. Reprenez *Yvette* : dans un monde frivole et malpropre apparaît une merveilleuse et pure figure d'adolescente. On respire un peu ; enfin celle-ci va échapper aux souillures qui l'entourent. On se trompe : la jeune fille sera, comme sa mère, une courtisane. Relisez *l'Abandonné*, l'un des plus beaux contes de l'auteur d'ailleurs. Une vieille dame et son vieil amant, deux aristocrates, se mettent un jour à la recherche d'un fils qu'ils ont abandonné dès sa naissance chez des paysans et qu'ils n'ont jamais revu. Que vont-ils trouver ? Un cultivateur de terres, certes ; mais un peu moins grossier que ses voisins sans doute. Non : cet enfant d'aristocrates est une brute. Evidemment, le châtiment des vieux est total et le conte très moral. Mais nous voulions dire que Maupassant ne fait grâce à personne, même quand il en a l'occasion. Il n'a peut-être aimé personne. On affirme souvent que l'œuvre de George Sand où l'on rencontre tant d'honnêtes gens, que cette œuvre est fautive ; on pourrait affirmer que l'œuvre de Maupassant n'est pas vraie. La vérité est sans doute entre George Sand et Maupassant. Celui-ci a donc beaucoup écrit en dix années. On doit faire un choix chez cet admirable artiste qui, parfois, s'est contenté d'un récit qu'on appelle justement avec mépris « un conte pour journal ». Mais, dans ces courts récits, il y a des chefs-d'œuvre : *Le retour*, *Une vendetta*, *L'auberge*, etc. Vous connaissez d'autres pages célèbres de l'auteur : *La maison Tellier* dont il n'a pas embelli les courtisanes — ni les clients, *Le Rosier de Madame Husson*... Cet homme, que guetterait un jour la folie, savait faire rire sans insister. Il ne s'attarde jamais, ni dans la tragédie, ni

M E D A I L L O N S

dans le rire, ni dans le vice. Il raconte son histoire en passant, tout simplement ; rien ne le scandalise, rien ne l'apitoie. C'est un narrateur et non un moraliste. Il se moque de ses personnages et peut-être particulièrement des rares personnages honnêtes de ses livres. Il n'a jamais connu la pauvreté, il a cru trouver le bonheur dans les salons riches de Paris : pourtant ce fut un éternel malheureux parce que la vie lui apparut, de tout temps, laide et imbécile. Et son œuvre, qui est puissante, a dû faire de grands ravages chez ses lecteurs.

Nous disions qu'il n'avait peut-être jamais aimé personne. Nous nous trompions : il a dû aimer quelques femmes qui n'étaient pas des courtisanes et qui ont laissé une sorte de reflet dans ses livres ; et nous sommes sûr qu'il a aimé les bêtes. Voyez le vivant portrait du chien Julio dans *Fort comme la mort*, et, dans ce conte de chasse intitulé *Amour*, la tragédie du couple de sarcelles « *au ventre d'argent* ». Les chasseurs viennent de tuer la femelle... « *Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains... Il tournoyait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace...* » Rouvrez *Mont-Oriol*, ce roman satirique où vous ne rencontrerez pas trois honnêtes gens, et relisez le portrait de l'âne mort : « *Il était étendu sur la poussière noirâtre, sombre lui-même et tellement maigre que sa peau usée à la saillie des os, semblait au moment d'être crevée par eux si la bête n'avait point rendu le dernier soupir...* » Plus loin, le doux Mauissant évoque « *le petit bourricot joyeux, à grosse tête où luisaient de gros yeux, comique et bon enfant...* » Dans cette brassée de livres, nous avons découvert enfin quelques lignes de tendresse... consacrées aux bêtes ! Cela

M E D A I L L O N S

nous laisse rêveur. Pauvre Maupassant, pauvre « poète maudit ». Il était si antipathique. Grâce à ces quelques lignes, il devient troublant. Comme il a dû souffrir, comme il est à plaindre d'avoir vu la vie aussi laide et aussi imbécile ! Dans l'œuvre d'Alphonse Daudet, on trouve de temps en temps un cri de malédiction jeté vers Paris. Nous songeons à la puissante épopée normande, colorée, musicale, amusante et dramatique que Maupassant nous eût donnée s'il avait échappé à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, à la folie. Ce conteur gaulois qui si souvent vous fit rire fut vertigineusement malheureux.

M E D A I L L O N S

Eugène Le Roy

Les anthologies ne citent même pas le nom du romancier français Eugène Le Roy (1836-1907). Pourquoi ne parlait-on jamais de l'écrivain périgourdin ? On peut lui reprocher l'allure dialectale de son style ; mais, de nos jours, on a rendu hommage à l'admirable romancier vau-dois Ramuz et à certains de ses jeunes disciples français qui ne sont pas plus *corrects* qu'Eugène Le Roy. Nous pensons que son nom a été étouffé par l'œuvre d'artistes plus heureux de son époque, à qui on reprocha d'ailleurs la rugosité du métier. Cependant, on a toujours fait grâce à certains livres de la grande George Sand et, disons-le, ce n'est pas Balzac, qui semble dominer son siècle, qu'on pourra jamais présenter comme un artiste châtié. Eugène Le Roy fut plutôt un romancier malchanceux. Rien ne justifie l'oubli de quarante années qui a enveloppé ses ouvrages, et nous sommes très heureux que la célèbre Collection Nelson ait assuré la grande consécration à *Jacquou le Croquant* et au *Moulin du Frau*, deux poèmes de la vaillance et de l'honnêteté populaires. *Jacquou le Croquant* est l'histoire d'un petit garçon dont le père meurt au bain et dont la mère s'éteint, toute jeune, sur une paille, dans une cabane forestière. L'enfant grandit dans les bois, est recueilli par un brave curé de village qu'on interdira bientôt et qui, ayant quitté la soutane, redeviendra un paysan. Le jeune homme venge la mort de son père et de sa mère, puis il se marie et nourrit ses enfants de son ingrat métier de charbonnier. L'histoire est pathétique, riche en scènes puissantes. Elle affirme, en outre, de la part de son auteur, une connaissance extraordinaire de la vie misérable du paysan français de la première moitié du siècle dernier. Mille détails : costumes, mobiliers, métiers, coutumes ; le décor : bois et champs, assurent une solidité remarquable au récit. Il y a là des paysages forestiers, des chasses aux loups, l'hiver, qui sont des pages splendides et qui, retravaillées un peu, bien entendu, enrichiraient les anthologies classiques. Une vision honnête et pudique de la vie donne aussi, par en-

M E D A I L L O N S

droit, beaucoup de charme simple à cette histoire amère et sauvage.

Le Moulin du Frau n'a même plus l'allure d'un roman. C'est la biographie, sans incidents très dramatiques, d'un jeune meunier périgourdin qui vit et vieillit dans son pittoresque moulin. Vous ne découvrirez plus ici l'infamie misère du Croquant. L'existence est paisible, réfléchie, charitable. Le coloris du livre est serré et robuste, et le récit semble sortir de la bouche d'un paysan. On dirait qu'il est spontané, raconté au fil des jours, sans le moindre souci de la composition littéraire. On trouvera peut-être la narration un peu longue, mais tous les détails sont si précis, si originaux que les vrais amateurs les savoureront sans fatigue. Et un brin de rire fleurit parfois au milieu du chapitre. Nous avons affaire à de bien beaux matériaux rustiques qui nous rajeunissent de près d'un siècle et qui chantent la poésie de la maison, de la famille, de la vie simple, cachée, laborieuse, honnête. Nous regrettons finalement qu'Eugène Le Roy se soit servi d'un style aussi fidèle à sa région. S'il avait utilisé la langue classique de France, il eût écrit deux livres dignes d'être comparés aux meilleurs de George Sand, aux côtés de qui on doit le classer.

Nous les aimons cependant tels qu'il nous les a donnés. Ils ont un vigoureux accent du passé, ils nous ramènent à une époque où le paysan français vivait dans le purgatoire de la misère et du travail sans fin, dans un décor âpre et magnifique. C'est le vieux visage de toute une contrée que nous a peint Eugène Le Roy. Nous ne savons si les enfants de ses héros lui ont rendu l'hommage qu'il ignore de son vivant ; mais si un vieil écrivain belge avait décrit notre canton avec cette ferveur, nous l'aurions aimé malgré la rugosité de son style et nous aurions placé ses livres dans le coin le plus chaud de notre bibliothèque. Il y a dans *Jacquou le Croquant* et dans *Le Moulin du Frau* un grand amour des hommes et de la nature, une belle leçon de vaillance et de probité civique,

M E D A I L L O N S

une rare intensité de vie. Nous espérons donc qu'un jour on polira quelques pages de ces livres pour les introduire dans les anthologies scolaires, et qu'on retiendra ainsi le nom d'un honnête homme qui, malgré l'indifférence de son temps, consacra le meilleur de lui-même à chanter son Périgord et ses pauvres paysans sans histoire, qui étaient cependant, répétons-le, des plus méritants, puisque, de père en fils, ils donnaient du pain à leur pays. Lisez les livres d'Eugène Le Roy, faites un léger effort pour le suivre dans ses méandres dialectaux, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, et vous en serez bientôt récompensés : vous vivrez quelques soirées en compagnie de braves gens.

Erckmann-Chatrian

Je viens de rouvrir quelques livres dont la lecture enchantait mon enfance : les romans d'Erckmann-Chatrian. Deux oubliés ? Non. Les anthologies semblent les mépriser depuis un demi-siècle, mais elles ont tort. Refeuilletez ces deux merveilles : *L'Ami Fritz* et *Madame Thérèse*, et vous y découvrirez des pages d'une fraîcheur inaltérable ou d'un tragique vrai. Je voue aux deux écrivains français une reconnaissance particulière, car ils m'ont initié à la littérature authentique. J'avais une dizaine d'années et je dévorais des romans d'aventures : ceux de Cooper, de Mayne-Reid, de Verne. Un beau jour, j'ouvre *l'Ami Fritz*, cette histoire paisible, sereine, comique parfois, et je constate qu'on peut écrire une narration qui se déroule non loin de chez nous et où il n'y a pas de coups de fusils. Je viens de retrouver les étincelantes images qui avaient frappé ma jeune imagination. Relisez *Madame Thérèse*, cette autre idylle qui débute dans un cadre rustique et paisible pour se dénouer au milieu des drames de la Révolution française. Comme ce livre est honnête d'esprit et de composition ! Le grand public l'a parfaitement compris. Si certains professeurs ont dédaigné les deux vieux écrivains, en revanche les familiers des bibliothèques populaires renouvellent, d'une génération à l'autre, leur confiance à Erckmann et à Chatrian. Leur succès ne faiblit pas et je m'en réjouis, car ce furent deux loyaux romanciers.

Que leur reproche-t-on ? Une certaine facilité d'écrire. Or les écrivains prolétariens ou populistes, qui n'ont peut-être pas lu les romans dont je vous parle, n'ont rien inventé. Erckmann et Chatrian ont créé, vers le milieu du XIX^{me} siècle, le récit populaire selon la plus heureuse formule. Je viens de citer *l'Ami Fritz* et *Madame Thérèse*, ces deux ouvrages si pittoresques, si vivants et si généreux. Leurs couleurs sont éclatantes, leur narration active, leur dénouement reconfortant. Vous verrez défiler de braves gens, quelques canailles, de vigoureux paysages,

M E D A I L L O N S

de solides scènes rustiques, des images violentes de la guerre. Je classerai tout de suite après ces deux titres : *Les Rantzau*, cette tragédie paysanne dont s'empara l'écran et qui nous est contée par un brave homme un peu naïf, qui assure à son récit une vérité et une atmosphère très curieuse. Ah ! les bons vieux romans ! Aussi longtemps qu'on les lira, on pourra affirmer qu'il y a de simples et honnêtes gens sur la terre.

Relisez aussi le *Conscrit de 1813* et *Waterloo*. On a fait justement l'éloge de certains livres qui nous donnaient le vrai visage de la guerre 1914-1918. Voulez-vous connaître le vrai visage des dernières campagnes de Napoléon ? Interrogez Erckmann-Chatrian. Nous croyons d'ailleurs qu'ils ont recueilli les souvenirs des combattants de l'époque. Voici d'authentiques images des batailles, avec toutes leurs horreurs et toute leur détresse. Car nos romanciers n'ont pas glorifié la guerre : ils la détestent. On composerait facilement une rouge anthologie des mêlées sanglantes du début du XIX^{me} siècle en puisant de fortes pages dans les œuvres de nos deux vieux romanciers. La moisson serait copieuse. On trouverait aussi des images saisissantes dans *l'Invasion*, récit plus romanesque, inférieur aux volumes que nous venons de citer, mais qui renferme cependant de puissants feuillets. On a souvent reproché à Erckmann et à Chatrian leur haine de la guerre — et sans doute aussi leur « non-conformisme », une expression qui, de leur temps, n'était pas à la mode. S'ils se penchent généreusement sur toutes les misères des pauvres, ils sourient, à l'occasion, de leurs préjugés. Ces deux écrivains chrétiens n'aimaient pas les mauvais pasteurs.

J'ai donc passé quelques soirées d'hiver à relire leurs livres jaunis. Ils m'ont rajeuni de près d'un demi-siècle ! Erckmann et Chatrian n'avaient pas de génie parce qu'aujourd'hui on n'accorde généralement du génie qu'aux écrivains hautains ou bizarres. Ceux-ci étaient la loyauté littéraire en personne. Ils racontaient simplement de simples

M E D A I L L O N S

histoires. Les chaires universitaires n'ont pas retenu leurs noms, mais des millions d'honnêtes gens les lisent encore. Leur revanche est complète. Ecrivains simples, ils ont touché le cœur du peuple : celui-ci a reconnu en eux de vrais amis, il a aimé ces livres de bon sens, de générosité et de discrète révolte, leurs accessibles images, leurs narrations familières, l'allure fraternelle ou malicieuse de leurs personnages. Croyez-moi : l'œuvre d'Erckmann-Chatrian est une sorte d'épopée populaire que les écoles littéraires ne détruiront jamais et qui retiendra toujours le plus humble des lecteurs. Ceux-ci sont parfois déconcertés par le style obscur ou la composition bizarre des livres qu'on leur offre de nos jours pour les initier à la « littérature prolétarienne ». Voici de la clarté et de la bonté. Reprenez hardiment les vieux livres d'Erckmann-Chatrian : vous me remercirez de vous avoir rappelé leur œuvre probe et vaillante.

André Theuriet

André Theuriet, si populaire de son vivant, est oublié de nos jours et, si l'on retrouve ses meilleurs vers et des fragments de ses romans dans tous les livres de lecture, certaines histoires de la littérature française ne citent même pas son nom. Il méritait cependant un meilleur sort. Nous savons bien que les nouveaux venus le méprisent, qu'ils lui reprochent la fragilité de ses thèmes romanesques et la fadeur de ses poèmes. Certes, André Theuriet ne fut pas un hardi précurseur et son nom ne figurera jamais parmi le groupe des classiques français qui honorent la littérature universelle, mais ce fut un artiste bien sympathique. Il introduisit dans la poésie et le roman des images et des parfums paysans qu'ils ignoraient. On aura beau évoquer le décor rustique dressé par certains de ses prédécesseurs : André Theuriet fut un « naturaliste » précis qui connaissait vraiment les arbres, les fleurs rustiques et les oiseaux. Nous trouvons en outre chez lui un réel amour du paysan et nous devinons (l'écrivain n'était pas un lutteur), dans la plupart de ses romans, la victoire de la terre sur l'homme. Un quart de siècle a fait pâlir son œuvre. Le temps traitera plus durement encore certains romanciers contemporains auxquels la parade littéraire assure une renommée injustifiée. Les défauts qu'on reproche à Theuriet sont aussi flagrants chez certains de nos contemporains, mais ces défauts ont un caractère moderne tout simplement : c'est ainsi qu'ils jouissent de notre indulgence ou qu'on les loue.

Songez d'ailleurs que le roman intitulé *Sauvageonne* fut écrit il y a plus d'un demi-siècle et relisez-le. Cent romanciers français d'aujourd'hui qui encombrent les bibliothèques et dont on vante l'œuvre dans les revues littéraires n'ont pas à leur actif un récit aussi bien composé que cette vigoureuse histoire provinciale. Relisez aussi certaines pages de *Michel Verneuil* : l'enfance du professeur, par exemple. Elles sont toujours solides et toniques. Certes, tout n'a pas cette valeur dans l'œuvre nombreuse

M E D A I L L O N S

de l'écrivain, mais on est sûr de trouver dans chacun de ses livres au moins un joyau loyal et authentique. Car il faut louer le style de Theuriet : simple, honnête, pur, truffé parfois d'un savoureux mot du terroir. Mieux encore, ces histoires elles-mêmes ne sont pas compliquées. Il les a sans doute inventées, mais elles sont vraisemblables, elles n'ont rien d'exceptionnel et peut-être représentent-elles la vie pittoresque à la fois et mélancolique de la seconde moitié du XIX^{me} siècle. Nous ne songeons pas à réhabiliter ici un écrivain qui gardera toujours de fidèles lecteurs (des lecteurs moyens peut-être) : nous le replaçons simplement dans son temps et dans son cadre, et nous souhaitons un destin aussi heureux à certains romanciers célèbres d'aujourd'hui.

Nous parlerons notamment du décor où Theuriet fit vivre ses personnages : les bois du Barrois et de l'Argonne et les bords de la Marne et de la Meuse. Nos écoliers de dix ans connaissent le nom de ces régions. Ouvrez les livres de lecture. Vous y découvrirez tout de suite une généreuse série de descriptions qui les parfument. Nos origines paysannes nous ont peut-être dicté l'hommage que nous adressons aujourd'hui au vieil écrivain qui enchanta notre enfance. Il faut reconnaître cependant que si, depuis sa mort, on s'est penché sur la nature plus attentivement qu'il lui encore, on n'a dépassé ni sa simplicité ni sa discrète ferveur. On célèbre parfois la fidélité au village natal et la vie rurale : ce fut le souci des romans de Theuriet. Ces romans avaient d'autres qualités. Leurs histoires sont un peu usées, comme la plupart des récits du XIX^{me} siècle d'ailleurs, mais André Theuriet fut aussi un brave homme. Il interrogea la vie des travailleurs forestiers : bûcherons, charbonniers, sabotiers, etc. Evidemment, les pages qu'il leur consacra n'appartiennent pas à la littérature « prolétarienne », elles sont gonflées en revanche d'une sincère tendresse. Ce fonctionnaire français (il était receveur des domaines) railla malicieusement, sans méchanceté, les préjugés de la bourgeoisie française dans ses romans et

M E D A I L L O N S

donna à ses histoires un dénoûment imprévu, impertinent et généreux. Nous ne savons pas grand'chose de sa vie, car on n'a guère parlé de lui depuis sa mort, mais, répétons-le, nous croyons que ce fut un très brave homme.

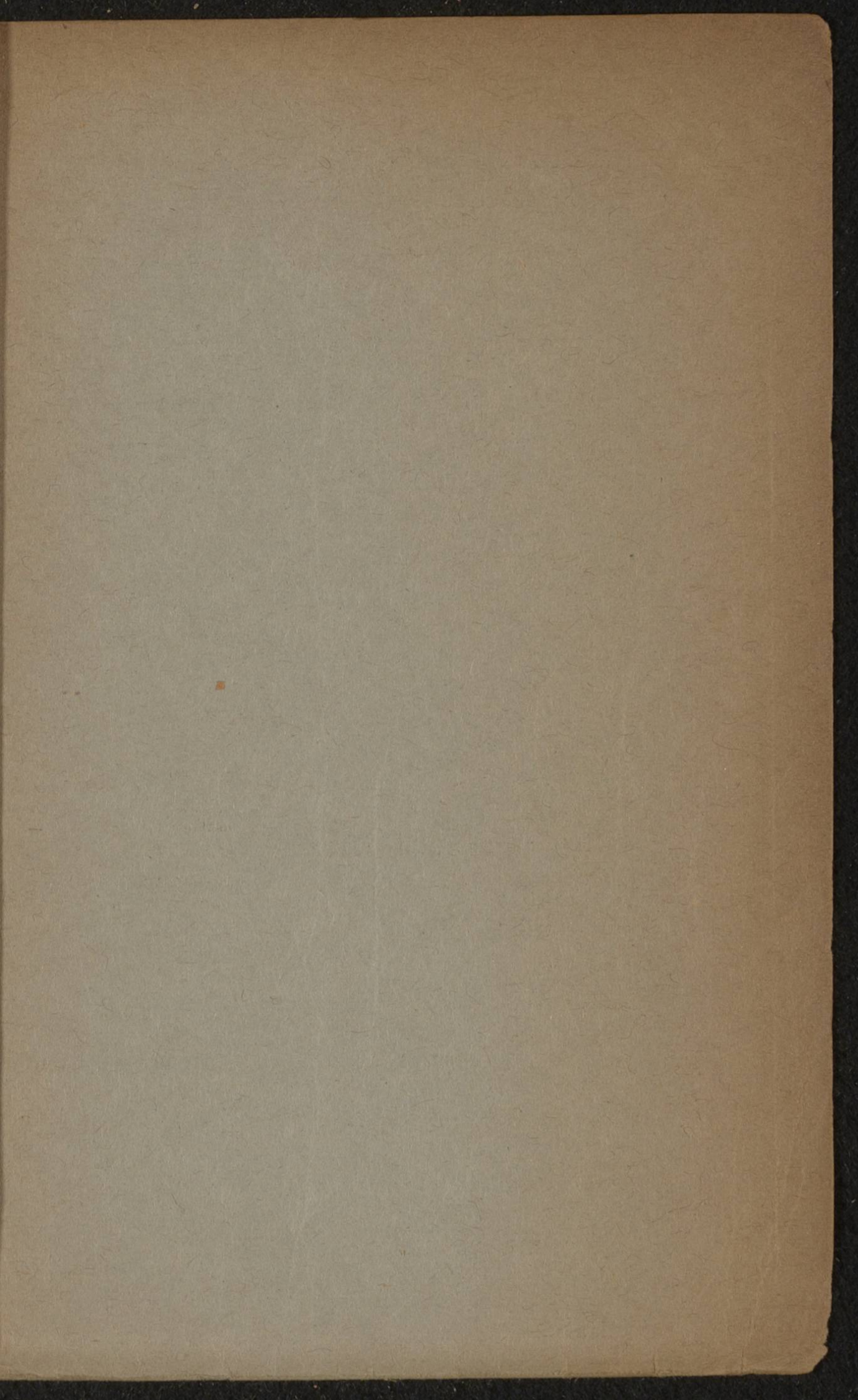
Son étoile a pâli et elle n'aura plus jamais un vif éclat ; pourtant nous ne nous expliquons pas sa totale disparition de l'histoire des lettres françaises qui retient des noms moins représentatifs que le sien. Il n'eut pas recours aux éclats laborieux d'un style tourmenté, il dédaigna les thèmes philosophiques qui nous valurent tant de romans ratés, il se contenta modestement d'écrire de simples histoires. Voilà peut-être les raisons de sa disparition. Si l'on veut absolument oublier le romancier et le versificateur, qu'on garde un souvenir ému au poète des écoliers, à celui qui, depuis un demi-siècle, enrichit les anthologies de quelques-unes de leurs pages les plus fraîches et les plus capiteuses et qui apprit ainsi aux enfants à admirer un lever ou un coucher de soleil, à surprendre la venue sournoise des saisons, à reconnaître une fleur ou un oiseau, à aimer la nature, à la respecter. Nous souhaitons sincèrement qu'une génération d'hommes qui lui doivent une part de leur sensibilité songent parfois à André Theuriot et relisent une de ses pages dans un vieux livre de lecture.

TABLE DES MATIERES

	Page
Avertissement	7
Villon	11
Olivier de Serres	14
Corneille	17
Madame de Sévigné	21
Pascal	24
Bossuet	27
Molière	30
La Fontaine	33
La Bruyère	36
Fénelon	39
Voltaire	42
Saint-Simon	46
Lesage	50
Jean-Jacques Rousseau	53
Paul-Louis Courier	57
Lamartine	61
Mérimée	68
Balzac	71
George Sand	74
Renan	77
Alphonse Daudet	80
Maupassant	87
Eugène Le Roy	91
Erckmann-Chatrion	94
André Theuriet	97

Achévé d'imprimer
le 12 Septembre 1941
sur les presses de
L'HORIZON NOUVEAU
Imprimerie - Maison d'Édition
125, R. des Vennes, Liège





CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Jean-Paul Bonnami

Témoignages sur Jean Tousseul

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 18 frs

Georges Rouzet

A l'ombre de Léon Bloy

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 18 frs

Jean Goffinet

Géographie littéraire du Luxembourg

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 24 frs

Georges-Marie Matthijs

Écrit aux Armées

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 15 frs

Louis Bakelants

Géographie littéraire du Limbourg

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 22 frs

Paul Champagne

Géographie littéraire du Hainaut

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 22 frs

Thomas Braun, Constant
Burniaux, J. Tousseul et
Jean-Paul Bonnami

Nos écrivains morts à la Guerre 1940 : Leboutte, De Lannay, Ducarme et Marin

Sur Japon . . . 100 frs
Ed. ordinaire . . . 10 frs

Bibliothèque de la Cigale

Direction : Jean Paul Bonnami, 269, Rue du Noyer, Bruxelles IV
C. C. P. 382.22

ÉDITIONS L'HORIZON NOUVEAU
RUE DES VENNES, 125, LIEGE